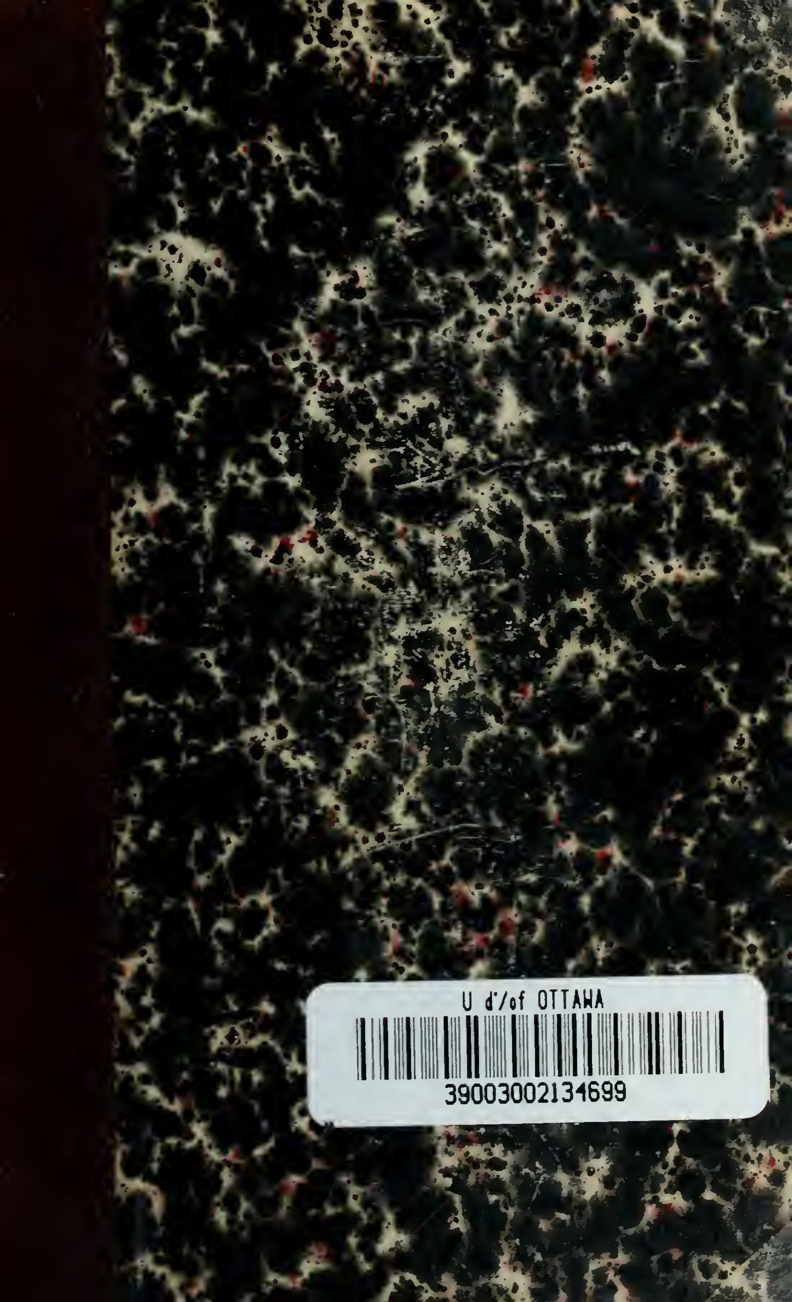
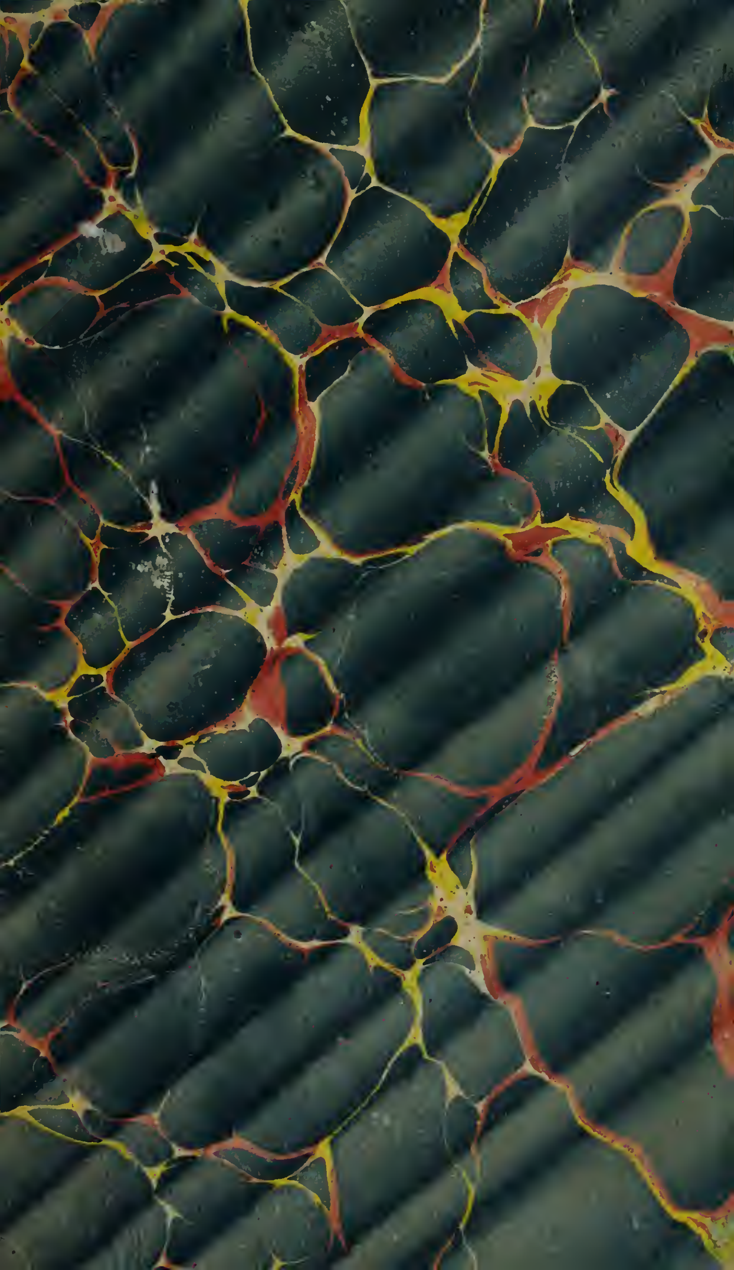

U d'/of OTTAWA
39003002134699



LES

MOINEAUX FRANCS

DU MÊME AUTEUR :

THÉATRE

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (Odéon).

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose (Gymnase).

BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes (Odéon), en collaboration avec M. A. Delavigne.

LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (Gymnase), en collaboration avec M. A. Delavigne.

L'AMIRAL, comédie en trois actes, en vers (Gymnase).

L'AURÉOLE, comédie en un acte, en vers (Vaudeville).

POÉSIES

TABLETTES D'UN MOBILE.

A TIRE-D'AILE (4e édition).

PARAVENTS ET TRÉTEAUX, fantaisies de salon et de théâtre (10e édition).

LA POÉSIE DE LA SCIENCE (en collaboration avec M. Denayrouse), poème couronné par l'Académie française.

OUVRAGES EN PROSE

LE MONDE OU NOUS SOMMES, contes et nouvelles (6e édition).

LA MADONE, roman parisien (5e édition).

AIOL, chanson de geste du XIIIe siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

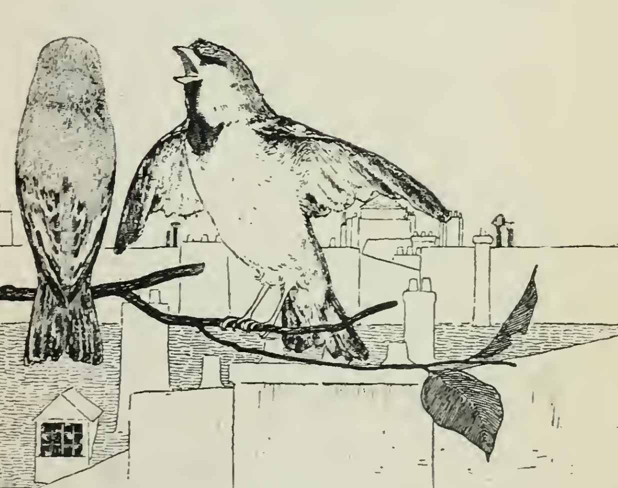
JACQUES NORMAND

LES MOINEAUX FRANCS

Choses de Printemps

Contes et Fantaisies — Nos bons Pessimistes

Les Claqueurs — A la Mer



PARIS

CALMANN LEVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3



AU LECTEUR

Voletant court, trottant menu,
Le moineau franc — oiseau connu,
Type vulgaire —
Parmi ses frères emplumés
Magnifiquement costumés
Ne compte guère.

Humble sous son plumage gris
Il va, jetant dans tout Paris
Ses notes grêles,
Et son pirrouit faubourien
Ne saurait rappeler en rien
Les tourterelles.

Mais s'il n'a, le pauvre petit,
Ni la voix, ni l'air, ni l'habit
Des races fines;
S'il ne peut, en mi *comme en* sol,
Chanter, pareil au rossignol,
Ses cavatines,

Du moins est-il gai, bon garçon,
Sans amour-propre, sans façon,
Exempt de pose...

Dans notre siècle de blasés
Et de... Schopenhauerisés,
C'est quelque chose!

La plume au vent, l'air éveillé,
Sur le trottoir sec ou mouillé
Qu'Avril essuie;
Par les squares pleins de bébés;
Entre deux pavés embourbés,
Luisants de pluie;

Au Bois, dans tous les coins soignés,
Ratissés, arrosés, peignés
Par nos édiles;
A Longchamps, aux Acacias,
Au milieu des victorias
En longues files;

Il court, vole, saute et s'en va
En piquant le grain qu'il trouva
D'un bec robuste,
Et, par pudeur de chanter mal,
Borne son modeste idéal
A siffler juste!

Lecteur, ce sont petits moineaux
Qu'en mes vers — comme en ces panneaux
Faits pour la chasse —
J'ai pris et gardés, pulpitants,
Et que je livre, ce printemps,
Au vent qui passe!

Si tu les veux suivre un moment,
Ils te mèneront prestement,
Hochant la queue,

De Paris — toujours en éveil,
A la mer — chauffant au soleil
Sa nappe bleue!

Et, si ces oiselets mignons
Te paraissent des compagnons
Par trop indignes,
Songe, pour leur être indulgent,
Qu'ils n'ont point des ailes d'argent
Comme les cygnes!



CHOSES DE PRINTEMPS



PARIS-PRINTEMPS

Sortant de son long sommeil,
Le soleil
Doux et bienfaisant encore,
S'étale complaisamment,
En amant,
Sur le grand Paris qu'il dore.

A ses baisers attendus
Et bien dus,
Toute la ville frissonne ;
On fait la nique à l'hiver :
« Adieu, cher!
Repassez... après l'automne! »

Dans l'azur, au bord des toits,
Mille voix
Lancent une folle antienne;
C'est un tas de moineaux francs
Qui, par rangs,
Chantent *la Parisienne*.

Les vieillards, les souffreteux
Grelotteux,
Se réchauffent dans les squares,
Tandis que les bébés blonds
Font des ronds
Sous le nez des rastaquouères.

Bien astiqués, bien peignés,
Alignés,
Comme aux heures d'exercices,
Par deux, par trois, les pioupious
A l'œil doux
Passent devant les nourrices.

La foule, sur le trottoir,
Dès le soir,
Prend le frais à l'aventure ;
Les théâtres délaissés
Sont forcés
D'annoncer leur fermeture.

Les arbres du boulevard,
En retard
Sur leurs frères des banlieues,
Tendent leurs bras nonchalants
Et tremblants
Vers le ciel aux nappes bleues.

Les femmes, le teint plus clair,
Ont tout l'air,
Dans leurs jaquettes étroites,
De beaux joujoux bien tentants
Qu'au printemps
L'Amour tire de leurs boîtes.

Les peintres ont terminé
Et signé
Leur œuvre longtemps mûrie ;
Chacun, avant son départ,
Juge l'Art
Au Palais de l'Industrie.

Au Bois, dès le matin clair,
En plein air,
On galope, on caracole :
Et rois et reines du sport
Sans effort
Cultivent la haute école.

Par les chemins isolés,
Bien sablés,
— Fine vision qui passe, —
Madame X..., en drap mastic,
De son stick
Touche sa jument de chasse,

Et les jolis oiseaux vifs
Vont, craintifs,
Se cacher sur une branche,
Lorsque courent affolés,
Emballés,
Les cavaliers du dimanche.

Aux Acacias, plus tard,
Au hasard
Se croisent les équipages ;
Le soleil frappe en biais
Les harnais,
Et lustre les attelages.

Le soir, le Cirque d'été
Fréquenté
Par la foule moutonnière,
Montre ses chevaux savants,
Ses géants,
Ses clowns à blanche crinière,

Tandis qu'aux cafés-concerts,
Dont les airs
Au ciel montent par bouffées,
On répète avec entrain
Le refrain
Des chansons... ébouriffées.

Tout rayonne, tout fleurit,
Tout sourit
Dans la nature attendrie ;
Paris fait le joli cœur
Et, vainqueur,
Se met en coquetterie.

Cependant qu'à tous les vents
Les vivants
Vont allumant leurs ivresses,
Le printemps prodigue aux morts
Les trésors
De ses récentes caresses.

Dans les cimetières verts,
Recouverts
De tombes dépareillées,
D'un pinceau que rien n'atteint
Il repeint
Les écorces dépouillées.

Du soleil timide encor
Les flots d'or
Baignent la terre ravie ;
Sur tous nos chers endormis
Ils ont mis
Des étincelles de vie :

Les oiseaux, dans les cyprès,
Font exprès
De dire de folles choses ;
Sur les ifs au manteau noir
On peut voir
Voltiger des vapeurs roses,

Et, parmi le clair satin
Du matin,
A l'heure où Paris s'apaise,
Montmartre, doux et charmant,
Dit gaîment
Bonjour au Père-Lachaise.





ÉPITHALAME MODERNE

A Paris, chaque printemps,
Cupido dresse son piège :
Sur les filles de vingt ans
Neige
De l'oranger tout le temps.

On s'est connu dans un bal...
On s'est fait une visite...
Elle est bien... Il n'est pas mal...
Vite
L'officier municipal !

C'est réglé, c'est arrêté!
On se rend à la mairie;
Le couple, tout emprunté,
Crie
« Oui! » — Le sort en est jeté!

Le lendemain, rendez-vous
A l'église, en grande foule;
Sur la tête des époux
Coule
Un discours pieux et doux.

On entre en se bousculant
Dans la sacristie étroite;
Et, sous son grand voile blanc,
Droite,
Elle rit... ou fait semblant.

Lui fier, superbe, important,
Écrase sa belle-mère
Et, sans souffler un instant,
Serre
Les cinq cents mains qu'on lui tend.

Un fort lunch est apprêté
Suivant la nouvelle mode ;
En mangeant, chaque invité
Brode
Un bout de banalité.

Les sandwichs, vrais monuments,
Fondent avec le champagne ;
Et la gaîté par moments
Gagne
Jusqu'au groupe des mamans.

Que Dieu bénisse aujourd'hui
Ces époux, couple modèle!
Qu'il Lui soit un ferme appui!
Qu'Elle
N'ait de regards que pour Lui!

Qu'ils vivent sans nul souci!
Que rien ne les puisse abattre!
Qu'ils aient des enfants aussi...,
Quatre...
Ou plus, s'il leur plaît ainsi!

Qu'ils aient des santés extra!
Point de goutte ou de névrose...
L'existence leur sera
Rose
Et gaîment s'écoulera!

Qu'ils se plaisent au foyer
L'hiver, lorsque le vent pleure,
Et qu'ils sachent oublier
L'heure
Coulant dans le sablier !

Qu'ils s'envolent chaque été,
Quand Paris commence à frire,
Dans quelque coin abrité
Rire
Ou rêver en liberté !

Qu'ils ne parlent que très peu
Politique ou bien finance !
Que leur jeunesse, morbleu !
Danse
Une gigue dans le bleu !

Qu'ils n'aient pas trop de parents
Qui chez eux plantent leur tentes :
Petits-cousins encombrants,
Tantes
Aux bonnets exubérants !

Que Monsieur soit décoré ;
Que Madame ait des toilettes
D'un goût toujours épuré,
Faites
Chez le tailleur consacré.

Qu'ils aient un appartement
Sans tramways ni pianistes
Qui tapent, lugubrement
Tristes,
Des morceaux dits d'agrément !

Qu'estimés dans le quartier,
Bénis du propriétaire,
Ils sachent, quand vient janvier,
Plaire
A messire leur portier!

Ainsi les souhaits par tas
S'accumulent sur leur tête...
La voiture attend en bas,
Prête...
Allez!... et ne versez pas!





DEUX ÉTOILES

Affolés et surpris comme des papillons
Heurtant la flamme,
Certes, l'été dernier, tous nous nous promettions,
Au fond de l'âme,

De n'y plus revenir jamais, jamais, jamais...
Serment vulgaire
Que, par les soirs brûlants, quand on cherche le frais,
On ne tient guère!

Vrais moutons de Panurge, avalons les fadeurs
Et les cascades
Du *Café de l'Horloge* et des *Ambassadeurs*...
Sans ambassades!

Voici, comme toujours, le théâtre en plein vent
Brillant de glaces,
Où huit dames, formant un éventail vivant,
Tiennent leurs places.

La bouche et les yeux peints, et les cheveux *idem*,
Ces vierges folles
Ont, sous les lambris d'or, un faux air de harem
Des Batignolles.

Sur les fauteuils de fer assis en rangs d'oignons,
Par ribambelles,
Voici nos bons gommeux qui lorgnent les chignons
Des demoiselles.

Voici le grand chanteur, le ténor favori
— Faux-col immense,
Habit noir et gants blancs, — chantant, tout ahuri,
Une romance.

Enfin, dans un frou-frou de jupons agités,
Sans rien qui voile
L'opulente splendeur de ses bras haut-gantés,
Voilà l'*Étoile!*

La voilà, la voilà, portant superbement
Sa tête fière,
Et, dès qu'elle paraît, c'est un enivrement,
Une lumière!

Le mot à double sens, l'à-propos polisson
Cinglant la foule
La font s'agiter toute avec un long frisson
Comme une houle,

Et lorsque le refrain, bête à lever le cœur,
Enfin s'arrête,
Le public transporté, qui l'a repris en chœur,
Hurle à tue-tête.

L'Étoile reparaît à ce nouvel appel,
Rouge et joufflue...
O peuple de Paris, peuple spirituel,
Je te salue !

. . . .

Cependant, à travers les marronniers touffus,
Aux longues branches,
Où le gaz éclatant met un brouillard confus
De taches blanches ;

A travers la fumée épaisse qui s'en va
Sortant des lèvres ;
A travers tout ce bruit et tout ce brouhaha,
Toutes ces fièvres,

Là-haut, dans le grand ciel calme et silencieux,
Immense voile,
Brille, repos béni de l'esprit et des yeux,
Une autre étoile.

Comme une amie ancienne et dont on connaît bien
Le doux sourire,
Elle semble avec vous engager l'entretien
Et vous attire.

Elle vous dit les champs obscurs de l'infini,
Les nuits tranquilles,
Les astres pointillant l'azur du ciel uni
Comme autant d'îles,

Et les comètes d'or fendant l'immensité
Tout éperdues,
Et l'incommensurable et sombre majesté
Des étendues...

Étoile, pure étoile au sourire charmant,
Dont la lumière,
Par ces beaux soirs d'été, met un apaisement
Dans l'âme entière,

Étoile solitaire, en ton calme éternel
Toujours sereine,
Fais-nous vite oublier, chaste fille du ciel,
Ta sœur humaine !





LE VIEUX MAÇON

Un matin de printemps. Je lis à ma fenêtre.
Paris bâille et s'étire aux doux rayons d'avril.
La nature sourit, heureuse de renaître :
Dans les airs attiédis flotte un parfum subtil.

Sur un arbre voisin, le peuple ailé volète,
Et les passants s'en vont, rêveurs et nonchalants ;
Par ce clair renouveau de la grand'ville en fête,
Les cœurs battent plus vite et les pas sont plus lents.

A gauche, près de moi, sur un échafaudage,
La truelle à la main, blanc sur le ciel d'azur,
Un ouvrier maçon, un vieux, courbé par l'âge,
Travaille, en plein soleil, à recrépir le mur.

La besogne n'est pas des plus rudes, en somme,
Mais ses bras ont perdu leur ancienne vigueur ;
Aussi, tout en soufflant quelquefois, le brave homme
Fredonne un petit air pour se donner du cœur.

Tra! la! la! — Le travail est moins dur, quand on chante;
La main devient plus libre et l'esprit plus joyeux;
La chanson fait du bien au cœur, gaie ou touchante :
Tra! la! déridéra!.. — Chante, chante, mon vieux!

Mais, au coin de la rue, apparaît et s'avance
Le cercueil d'un enfant, un tout petit cercueil ;
Entre deux hommes noirs, léger, il se balance ;
Derrière, à pas menus, suit une femme en deuil.

Devant ce pauvre corps se hâtant vers la tombe,
Les chapeaux, lentement levés, vont s'abaissant,
Salut de l'être en vie à l'être qui succombe,
Aumône que l'on jette à la mort, en passant.

Or, dès qu'il voit la bière exiguë et fluette,
Voici que se dressant d'un coup, le vieux maçon
Interrompt son travail, retire sa casquette...
Et laisse dans les airs s'envoler sa chanson.

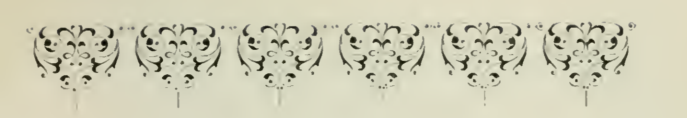
Puis soudain, me montrant d'une main tremblotante
Le funèbre convoi qui s'avance au-dessous :
« J'en avais deux aussi, dit-il, et je m'en vante,
» C'était notre soleil, notre printemps, à nous !

» Quand ma femme mourut, je n'eus plus qu'eux sur terre.
» Mais le bon Dieu bien vite à lui les rappela :
» Ils sont montés là-haut pour rejoindre leur mère,
» Et passèrent ici, comme fait celui-là ! »

Une larme roulait sur sa moustache blanche...
Sitôt qu'il ne vit plus le pauvre enterrement,
Il s'essuya les yeux d'un revers de sa manche
Et se mit à gâcher son plâtre, rudement.

Moi, je reprends mon livre ouvert, mais, sur la page,
Mes yeux, l'esprit absent, errent irrésolus :
J'entends le vieux maçon sur son échafaudage...
Il travaille toujours, mais il ne chante plus.





NOCES PARISIENNES

Au Bois, traînés par leurs deux rosses,
Conduits par des cochers loustics,
Parmi les équipages « chics »,
Passent les landaus pleins de noces.

Des messieurs en habits bon teint
Qu'on sent achetés de la veille,
Fument, le chapeau sur l'oreille,
Un cigare cent fois éteint.

Ils s'empilent dans les voitures,
Un sur le siège et six dedans,
Et lancent des regards ardents
Sur le bataillon des « impures ».

En toilettes très comme il faut,
Les dames, plus rouges que braise,
Ont dénoué, pour être à l'aise,
Leurs brides... qui leur tenaient chaud.

Dans le landau qui marche en tête
Les époux, la main dans la main,
Savourent l'orgueil surhumain
De se sentir rois de la fête,

Et sous le croisement brutal
Des regards, ainsi qu'au théâtre,
Prennent un air ou trop folâtre
Ou bêtement sentimental.

Et c'est la même promenade
Pour tous, sans nulle exception :
Jardin d'Acclimatation
Et visite de la Cascade.

Voyez-les à la queue-leu-leu
Sur le rocher de carton-pierre,
Regardant, en pleine lumière,
La plaine verte et le ciel bleu,

Et, sous la chute d'eau striée
Par le soleil, jupons troussés,
Parmi les lazzis insensés
Voyez sauter la mariée !

Daignez l'admirer maintenant
Dans le jardin zoologique,
Comme la Cléopâtre antique
Sur l'éléphant se pavanant !

Dans la noirceur du pachyderme
Sa robe met un gros point blanc :
Et le garçon d'honneur galant
Crie : « Hé! là-haut! Tenons-nous ferme! »

Le soir toute la noce ira
Dans un restaurant à prix fixe,
Absorber un dîner prolixe,
Café, liqueurs, *et cætera*...

Puis un bout de bal s'organise
Dehors, aux *Jardins et Bosquets*..
Et les messieurs, ronds et coquets,
Y dansent en bras de chemise.

Ne rions pas trop, voyez-vous,
De ces humbles qu'un rien amuse :
La gaieté souvent se refuse
A des sceptiques tels que nous.

Quand à Paris tout les attache,
De peu leur désir est charmé :
Qu'importe un horizon fermé
Quand on ignore ce qu'il cache?

Pour eux qui n'ont point visité
La Suisse coquette ou sauvage,
Cette cascade-enfantillage
A de faux airs d'immensité.

Sur ces rochers-miniature
S'asseyant à califourchon,
Ils pensent, comme Perrichon,
Admirer la belle nature.

Cet éléphant dégénéré,
Affublé d'un harnais grotesque,
Est pour eux le roi gigantesque
D'un pays toujours ignoré,

Et le soir, au son du trombone,
Le pauvre bosquet poussiéreux,
Sous le gaz trouble, vaut pour eux
Tous les jardins de Babylone !

Leur vif esprit faubourien,
Plein du souvenir des féeries,
Se crée aux moindres rêveries
Un vrai royaume aérien ;

Un beau royaume fait d'albâtre,
D'émeraudes et de saphirs,
Où des figurants grands vizirs
Coudoient des reines de théâtre ;

Un royaume où les fruits nouveaux
Pendent aux arbres par centaines ;
Où les soldats — tous capitaines ! —
Défilent parmi les bravos ;

Où la fée en toilette blanche
Exauce les moindres souhaits ;
Où les trucs ne ratent jamais,
Où chaque jour est un dimanche !

Heureux?... Oui, sans doute, ils le sont...
Mille fois plus que nous, peut-être :
Car tout ce qu'ils n'ont pu connaître
Les rend contents de ce qu'ils ont.

Ils goûtent, dans ces heures brèves
Qui s'envolent sans lendemain,
L'idéal du bonheur humain :
Un peu de vrai, beaucoup de rêves !





RETOUR AUX CHAMPS

Juillet!... voici l'été! Paris, ce malappris,
Se vide en quinze jours aussitôt le Grand-Prix.
C'est la loi du bon ton, cet arbitre moderne.
Le vainqueur acclamé retourne à sa luzerne :
Imitez ce vainqueur, ô jeunes « boudinés »!
Dirigez hors des murs l'axe de votre nez,

Et, puisque ainsi l'ordonne une consigne austère,
Bouclez votre valise et parcourez la terre!

Mais nous, à qui la ville offre quelques attraits,
Nous resterons encor près de Paris, tout près,
Car la vieille demeure, oasis de feuillage,
N'en est guère éloignée. Une heure de voyage,
Une heure... et nous voilà, suivant qu'il nous plaira,
Devant une pelouse ou devant l'Opéra :
Les « environs » enfin, comme disent les *Guides*.

O paisible maison, toute pleine de rides
Que dissimule mal le fard d'un lierre épais,
Séjour tant désiré de travail et de paix,
On aime à te revoir, quand reverdit l'année,
Comme une chère aïeule à figure fanée
Qu'on connut tout petit et dont les yeux très doux
Semblent, tant que l'on vit, sourire auprès de vous.

L'esprit et le corps las de huit mois de grand'ville,

On va, tout en songeant, par le jardin tranquille;
On retrouve un par un, tels qu'on les a laissés,
Les marronniers touffus, les sapins élancés,
Et le rond de verdure, et l'épaisse charmille,
Ces mille coins enfin où toute une famille,
Petits-enfants, enfants, grands-papas inclinés
Ont vécu tour à tour et se sont promenés.
Tout un passé revit dans ces fraîches allées;
Les souvenirs lointains s'échappent par volées
Du moindre des massifs qu'on côtoie en rêvant...,
Et des parfums connus vous viennent dans le vent.

Le temps fraîchit. Le ciel se voile de nuages.
Rentrons dans le salon dont l'étoffe à ramages,
Malgré le double assaut des hommes et du temps,
A gardé la fraîcheur de ses tons éclatants.
Les meubles, recouverts de leur même tenture,
Dans les mêmes recoins ont la même posture;
Avec le même pli languissant et coquet,
Les grands rideaux fanés caressent le parquet;

Les tableaux, recouvrant quelques places tachées,
Gardent, comme jadis, leurs allures penchées,
Et la vieille pendule, un vrai bijou, donné
Par le grand-oncle « un tel », amateur forcené
Qui jamais ne trouva d'occasions meilleures,
Avec la même voix chante les mêmes heures.

Doucement le temps passe, et l'on entend sonner
La cloche régulière annonçant le dîner,
La bonne et grosse cloche en sursaut réveillée,
Qui grince aux premiers tours sur sa tige rouillée,
Mais qui bientôt s'anime et sait, chaque saison,
Régler les appétits de toute la maison.
Le repas est bruyant d'abord; puis les pensées
Vont, remontant le cours des époques passées :
On songe aux chers absents qui gaîment se sont mis
A cette même table, à présent endormis
Dans l'éternelle mort qui brise... ou qui délie.
La nuit vient, on se tait; une mélancolie
Vous prend, et d'un œil vague on suit avec émoi

Le lent balancement des arbres devant soi.

La chambre vous attend là-haut, proprette et blanche.
Du temps que l'on était lycéen, le dimanche,
On y venait jeter la tunique en drap noir,
Le képi galonné, pour courir jusqu'au soir
A travers la pelouse et sur les plates-bandes
Comme un chat échappé dansant des sarabandes.
Aujourd'hui l'homme reste où passait le gamin.
Les souvenirs d'antan vous mènent par la main...
Voici la table étroite où, pris de nonchalances,
On faisait, en grognant, ses devoirs de vacances;
Voici le grand fauteuil où sur le *Thesaurus*
On poussait trop souvent des ronflements en *us*:
Voici les papillons, aux couleurs toujours belles,
Dans un cadre en bois blanc piqués par ribambelles;
Enfin, contre le mur, coquette encor, voici
L'humble bibliothèque, où jadis, sans souci
D'éditions princeps, de reliure riche,
On fourrait ses bouquins comme des chiens en niche.

D'un paisible sommeil c'est là que vous dormez,
Couronnes de collège aux lauriers clairsemés,
Palmarès solennels où l'on se vit inscrire,
Prix reliés en veau... qu'on n'a jamais pu lire,
Qu'on reçut autrefois tout heureux, tout tremblant,
Fier du superbe effet de son pantalon blanc,
Au son d'une musique éclatante et qui donne,
Suivant le prix nommé, plus ou moins de trombone!

L'heure coule, la nuit s'avance... et lentement
On poursuit, tout songeur, ce voyage charmant;
On s'éloigne toujours, on arrive à l'enfance...
Voici les vieux cahiers où, sous la surveillance
De la maman càline ou grondeuse parfois,
On écrit lentement, avec de l'encre aux doigts,
Ici *Rosa*, la rose, ici l'histoire sainte;
Là l'horrible dictée, épouvantable enceinte
Où la grammaire, unie à l'orthographe, a mis
Des obstacles sans nombre et tout juste permis.
Allons! allons toujours, et jusqu'au plus bas âge!

Voilà le premier livre et la première page :
De grands bâtons tremblés, avec peine conçus,
Qui s'avancent par rangs comme autant de bossus.
Puis, plus rien, l'inconnu, le néant, le mystère,
L'étape grave et lente où l'âme solitaire
S'avance obscurément dans son premier sillon,
Aujourd'hui chrysalide et demain papillon...

Minuit!... Il est si tard? Fou que je suis, et comme
On redevient enfant!... Couche-toi donc, pauvre homme!
L'esprit plein du passé qu'on vient de réveiller,
On s'endort, un peu las, sur le frais oreiller,
Et, marin déjà vieux qui doubla la trentaine,
On se dit :
« Tout cela... mais c'est d'hier à peine! »



CONTES ET FANTAISIES



CHANSON DU RETOUR

Air : Il pleut, il pleut bergère....

Voici la froide bise
Qui vous pique les doigts ;
La brume épaisse et grise
Plane sur les grands bois ;
L'hiver frappe aux persiennes
Avec des airs grognons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

Décembre est près de naître;
Novembre va mourir :
Fermez cette fenêtre
Que Juillet fit ouvrir.
Chères magiciennes,
Gare à vos pieds mignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

Adieu, fraîches toilettes,
Écloses au printemps;
Comme les violettes,
Vous ne durez qu'un temps!
Près de vos *anciennes*,
Dormez en rangs d'oignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!

O beaux oiseaux volages,
Revenez vite au nid :
Quittez châteaux et plages
D'où le froid vous bannit.
La pluie a fait des siennes,
Semant les champignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons !

Le vieux Paris vous pleure
En son cœur paternel ;
Hâtez-vous ! voici l'heure
Du retour annuel !
La Cité, citoyennes,
Tend vers vous ses... pignons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons !

Comme fit la bergère,
Avec son Némorin,
De la chanson légère
Reprenez le refrain.
Fines musiciennes,
Nous vous accompagnons...

Rentrez, Parisiennes,
Rentrez vos blonds chignons!





LA BAGUE

Au retour du bal, les yeux déjà vagues
Et pleins d'un sommeil bienfaisant et doux,
La belle comtesse a jeté ses bagues
Pêle-mêle avec ses autres bijoux.

Dans la coupe d'or le trésor repose.
La chambre s'emplit d'un calme profond;
La comtesse rêve... Une lueur rose
Sort de la veilleuse et tremble au plafond.

Voici que soudain, des bords de la coupe,
Monte, monte un bruit de petites voix
De voix rappelant Riquet à la Houppe...
Et tous les bijoux parlent à la fois.

Un bracelet dit : « Charmante soirée !
C'était beaucoup mieux qu'au dernier lundi !
— La vieille douairière était bien plâtrée ! »
Remarque une perle au galbe arrondi.

Un collier, roulé comme une vipère,
Siffle méchamment : « Quel monde mêlé !
— On nous y verra rarement, j'espère ! »
Ajoute un saphir à l'œil étoilé.

— « Ah ! notre maîtresse était la plus belle !
Fit un diamant ; dans le bandeau noir
De ses longs cheveux, comme une étincelle
Je brillais... et tous cherchaient à me voir.

— Quel orgueil, mon cher ! réplique une opale.
Se percher si haut !... Beau titre, ma foi !
Moi je palpitais sur sa gorge pâle...
Et le bel André n'eut d'yeux que pour moi !

— Et moi j'ai senti, dit une topaze,
Fixée à son bras par un cercle d'or,
Les doigts de Roger frissonnant d'extase...
Ah ! tenez !... je crois les sentir encor ! »

Ainsi grandissait l'ardente querelle,
C'était un délire, un affolement...
Quand soudain, là-bas, du lit de la belle,
Une voix sortit, qui dit doucement :

— « Calmez-vous, mes sœurs ! Cessez, ô mes frères,
Ces fiévreux débats qui ne prouvent rien :
Toutes vos beautés sont beautés vulgaires,
Et votre pouvoir ne vaut pas le mien !

— Qui donc parle ainsi? Qui donc extravague
De cette façon?... fit le diamant.
— Moi! dit une bague, une simple bague,
La seule qu'elle eût gardée en dormant.

Je suis, il est vrai, pauvre et bien vilaine,
Vieille, démodée, et, depuis longtemps,
Mon fragile anneau ne tient qu'à grand'peine...
Hélas! mes amis, j'ai deux fois cent ans!

Dans un bal jamais, oh! jamais personne
De me remarquer ne prendra souci :
Que Roger s'exalte ou qu'André frissonne,
Ce n'est pas pour moi qu'ils tremblent ainsi.

Mais je suis d'ancienne et de bonne race;
Comme un grand seigneur, j'ai mes parchemins,
Et je suis passée, en laissant ma trace,
Par plus d'une épreuve... et par bien des mains!

Sous le Roi-Soleil jadis je suis née
Chez un joaillier des plus importants :
Un jeune marquis m'a prise et donnée
Pour cadeau de noce, un jour de printemps.

J'ai vu Louis quinze, et bien qu'on rougisse
D'un pareil contact, chez nous, gens de cour,
J'ai serré la main élégante et lisse
Et les doigts mignons de la Pompadour.

Certain soir, le Roi... c'était à Versailles...
Quel trouble, mon Dieu! Quel profond émoi!
Le grand parc... la nuit... la grotte en rocailles...
Nous avions vingt ans... et c'était le Roi!

Plus tard, après mainte et mainte aventure,
Je m'en fus orner les doigts potelés
D'une chanoinesse, aimable nature,
Au parler tranquille, aux longs yeux voilés.

J'ai connu la vie heureuse et dévote,
Le riche couvent, beau comme un palais,
Plein d'odeurs d'encens et de bergamotte...
Je me suis usée aux lourds chapelets.

J'ai connu des mains longues, fines, grasses,
Orné plus d'un doigt rond ou bien pointu,
Reçu des baisers, octroyé des grâces,
Ou, par un soufflet, sauvé ma vertu.

Je suis le Passé, venu d'âge en âge,
Jusqu'à ce doigt fin que j'orne aujourd'hui...
Ah! puissé-je, après ce rude voyage,
Longtemps, bien longtemps m'attacher à lui!

Et voilà pourquoi, termina l'aïeule,
Malgré votre éclat et votre air vainqueur,
Plus que vous l'on m'aime, et je m'endors seule,
Quand vous êtes loin, tout près de son cœur! »

A ce beau discours, rempli d'éloquence,
Les bijoux confus se turent, tremblants...
Et l'on n'entendit, dans le grand silence,
Qu'un souffle léger sous les rideaux blancs !





LE MOINEAU DE SALOMON

Le grand roi Salomon, le fait paraît certain,
Aimait à se lever matin.
Un jour donc, un beau jour de printemps, à Palmyre,
La ville aux palais merveilleux,
A peine eut-il ouvert les yeux
Qu'il revêtit sa robe en souple cachemire,

Mit son bonnet orné de plumes de faucon,
Ses pantoufles d'or fin, et, sans plus de manières
Comme un simple bourgeois d'Asnières,
S'en alla respirer l'air pur sur son balçon.
L'aurore au ciel venait de poindre
Et, dans les jardins du palais,
Deçà, delà, les oiselets,
Par masses, cherchaient à se joindre
Pour se raconter, à grand bruit,
Les petits cancans de la nuit.

Le grand roi Salomon, aussi savant que sage,
Comprenait fort bien, paraît-il,
Le babil
Des oiseaux bavardant au milieu du feuillage.

Un couple de moineaux, sans s'effrayer de lui
(Sa présence étant coutumière),
Vint en volant se poser sur l'appui
Du balcon, en pleine lumière :

Et le bon Salomon se mit, tout en rêvant,
A suivre l'entretien que lui portait le vent.

Le moineau citadin disait à sa compagne,
Humble pierrette de campagne :
« Je t'aime, tu le sais !... depuis au moins trois jours !
Pitié pour de telles amours ! »
Elle lui résistait, jouait à la coquette,
Ni plus ni moins qu'une alouette,
Lui donnait cent mille raisons,
Voletait, faisait des façons.
Lui, frémissant d'amour, les ailes étendues :
« Je t'aime ! aime-moi !... Je saurai
Avoir toujours pour toi, cher trésor adoré,
Les tendresses qui te sont dues.
Si le dieu d'Israël bénit notre union
En nous donnant l'espoir d'une famille,
Tu verras quel talent et quelle attention
J'aurai pour te bâtir un nid dans la charmille !

Tant que tu couveras, volant en petits ronds
Tout autour de ce nid élégant et commode,
Je te dirai les chansons à la mode...
Et, dès que nos enfants auront leurs ailerons
A voler nous leur apprendrons...
Et, le printemps prochain, nous recommencerons! »

A ce discours rempli de flamme
La belle, hélas! mordait fort peu...
Et le pauvre moineau, qui se piquait au jeu,
Sentait le désespoir lui pénétrer dans l'âme.
Pour mener son affaire à bien,
Il usa d'un autre moyen.
Simple fille des champs, la pierrette ingénue
Croirait aveuglément tout ce qu'il lui dirait...
Il pouvait donc mentir, mentir sans retenue,
Si tel était son intérêt.

Or, grossissant la voix et relevant la tête :
« Mon enfant, tu n'es qu'une bête!

Refuser de m'aimer, moi !... Porte tes regards
Autour de nous, de toutes parts !
Vois-tu ces frais jardins, ces terrasses splendides,
Et, là-bas, parmi ces roseaux,
Ces fontaines aux belles eaux
Que le zéphir couvre de rides ?
Vois-tu cette noble cité
Qui s'éveille aux rayons grandissants de l'aurore ?
Vois-tu plus loin, plus loin encore
Ces plaines dont l'immensité
Fuit jusqu'à l'horizon que le soleil colore ?
Tout cela, ma chère, est à moi...
J'en suis le seigneur et le roi ! »

Et, comme la pierrette, étonnée et ravie,
Ouvrait des yeux interloqués :
« Le grand roi Salomon est devant toi, ma mie !
— Vous, Salomon ! vous vous moquez !
— Non pas ! ébloui par tes charmes,
A ta beauté rendant les armes,

Rêvant de t'inspirer l'amour,
Je me suis fait moineau comme toi, pour un jour...
Il faut au moins que la métamorphose,
Quand on en peut user, vous serve à quelque chose ! »

Les femmes, bien souvent, à ce qu'on m'a conté,
Succombent par amour moins que par vanité.
Sans doute il en était de même
Chez les moineaux, aux anciens temps ;
Toujours est-il qu'après quelques instants
La belle, renonçant à sa froideur extrême,
Avec le fourbe entama le poème
Le doux poème des amours.

A cette chanson-là les oiseaux sont fort courts.
Toute confuse de sa faute
Bientôt, sur quelque branche haute
La pauvrette partit, laissant
Son amoureux... reconnaissant,

Et riant à part lui du succès de sa ruse.
Mais Salomon prenant sa formidable voix :
« Hé! monsieur le moineau, c'est ainsi qu'on abuse
Du nom de Salomon, le plus sage des rois?
Par Israël! venez çà qu'on vous gronde! »

Le bec baissé, l'échine ronde,
Le pauvret, tout penaud, vint se placer devant
Le roi, plus grand encor dans le soleil levant.

Ce que Salomon dit, vous le pouvez comprendre
Et déjà vous devez l'entendre.
Ce fut un discours très complet,
Un discours... en langue animale,
Tout farci de saine morale,
Qui, lentement, coula sur l'oiselet.

Quand la semonce enfin fut terminée,
Le moineau — moineau jusqu'au bout —
Et risquant le tout pour le tout :
« Grand roi, fit-il, la voix peinée,
Je suis un coupable, en effet,
Et je comprends l'horreur de mon forfait.
Oui ! j'ai menti de façon très vilaine,
Poussé par mon ardent désir :
Mais ça te fait bien peu de peine,
Et ça m'a fait, à moi, tant de plaisir ! »

Le roi sourit à la gaminerie
Et pardonna. N'était-ce pas le mieux ?
Qui de nous tous, jeunes ou vieux,
N'eut jamais en amour quelque forfanterie ?
Qui, mes amis, rêvant tout bas
De vaincre une cruelle et douce résistance,
Ne s'est pas donné, par avance,
Des qualités qu'il n'avait pas ?

Qui, pour séduire une pierrette
Rebelle à l'amoureux sermon,
N'a pas quelquefois, en cachette,
Fait son « moineau de Salomon » ?





APRÈS UN DINER D'AMIS

L'AMITIÉ, cette étoile d'or,
Dans l'âme humaine luit encor;
Mais, à notre époque de doutes,
Elle n'a plus cette clarté
Qui jadis, dans l'Antiquité,
La faisait briller entre toutes.

Oui! plus fortunés mille fois
Les anciens qui, dans les grands bois
De l'Italie ou de la Grèce,
Sous les portiques éclatants,
Promenaient, oublieux du temps,
Leur intelligente paresse!

Ils allaient, dès le jour baissé,
D'un pas égal et cadencé,
Roses dans leur tuniques blanches,
Et, pendant qu'ils traitaient entre eux
Quelque problème ténébreux,
Les oiseaux chantaient dans les branches.

Ils allaient... et comme à regret
Un dernier rayon se mourait
Au lointain, dans la mer sonore ;

Et la lune au regard de miel
Dès longtemps argentait le ciel
Qu'on les voyait passer encore !

Libres de temps, libres d'esprit,
Ils causaient... à leur appétit
Avec des lenteurs infinies,
Et, dans ce commerce charmant
Les amitiés, tout doucement,
Naissaient comme des fleurs bénies.

Mais, en notre siècle agité,
Où l'éternelle activité
S'essouffle à poursuivre sa proie ;
Où les temps sont durs, où les jours
Se passent à chercher toujours
La richesse, à défaut de joie,

La douce fleur de l'amitié
Ne s'épanouit qu'à moitié
Aux rayons d'un soleil avare ;
Sous l'indifférence et l'oubli
Tout est bientôt enseveli,
Tant la tendresse se fait rare !

Prenez-y garde, ô vrais amis,
Qui jadis vous êtes promis
Des affections sans limite ;
Soigneusement conservez-les,
Ces chers trésors inviolés
Dont le parfum s'enfuit si vite !

Songez, songez qu'en notre cœur
Après l'Amour, ce dieu vainqueur,
L'Amitié doit tenir sa place ;

Plus pâle et plus frêle que lui
Il lui faut un constant appui
Pour résister au vent qui passe.

Contre un oubli qui le tuerait
Protégez ce culte discret,
Et, soucieux du vieux proverbe,
Amis, vrais amis, par pitié,
Sur le chemin de l'Amitié
Ne laissez jamais pousser l'herbe!





POUPÉES

A Madame Worms-Barretta.

I

Dans le va-et-vient d'un de nos passages,
Sous l'éclat du gaz, contre le vitrail
Du vieux magasin dit : « Aux enfants sages »
Brille une poupée à tête d'émail.

Sur les plis naïfs de sa robe à queue
Le bras tombe raide, un mouchoir en main;
Ses grands yeux ont l'air de gouttes d'eau bleue;
Ses lèvres d'un arc rougi de carmin.

Elle a des façons de franche coquette
Et semble appeler d'un air engageant
Un bel arlequin, voisin de planchette,
Un bel arlequin à galons d'argent.

Lui, tendant le pied, recourbant sa batte
Dans un mouvement savant et vainqueur,
Pour prouver l'ardeur dont son être éclate,
D'un geste éloquent lui montre son cœur.

A bien regarder la poussière fine
Qui poudre de blanc leurs clairs vêtements,
On voit que l'amour qui les assassine
N'est pas né d'hier chez ces deux amants.

Depuis plusieurs mois, à travers l'espace,
Ils s'aiment de loin, se mangent des yeux,
Sans se dire un mot, sans changer de place...
Et qui sait?... Peut-être ils s'en aiment mieux.

Devant les jouets passe une enfant blonde,
Dix ans tout au plus, cet âge fatal
Où, suivant le sexe, on ne rêve au monde,
Que robe ou fusil, poupée ou cheval.

Vers le couple heureux qui là-haut roucoule
Son regard charmé monte brusquement,
Et, traînant sa mère à travers la foule,
Elle va tout droit à l'enchantement.

« Regarde, maman, regarde! dit-elle.
La grande... là-haut... avec ces cheveux...
Près de l'arlequin... Vois comme elle est belle!
Ah! donne-la moi, mère... je la veux! »

Et vibrant déjà de toute son âme
Du désir d'avoir propre à l'être humain,
La petite enfant — que dis-je?... la femme,
Tend vers la poupée une ardente main...

II

Ah! ne brise pas par ta fantaisie,
Fillette, le cœur de ces amoureux
Qui, sans lassitude et sans jalousie,
Éternellement peuvent être heureux!

Respecte un amour discret et fidèle,
Chose rare, hélas! aux temps d'aujourd'hui :
Que deviendrait-il, soudain privé d'elle?
Que deviendrait-elle, à vivre sans lui?

Puis, si tu l'avais, qu'en saurais-tu faire
De cette poupée au regard si doux?
Bientôt délaissée, elle irait à terre
Grossir le charnier de tes vieux joujoux;

Ou bien, quelque jour, te sentant chagrine,
Digne fille d'Ève, à grands coups de dents
Tu déchirerais sa blanche poitrine
Afin de savoir « ce qu'on met dedans »!

Non! non! par pitié, laisse l'un à l'autre
Ces tendres pantins qu'un hasard unit :
Leur monde est un monde au-dessus du nôtre,
Créé par le Rêve et que Dieu bénit!

Ils ne craignent point, ces divins fantoches,
L'éternel assaut des chagrins humains :
Pour eux, l'amitié n'a point de reproches,
Et pour eux l'amour point de lendemains.

Ils ne livrent pas la rude bataille
Que la vie impose à chacun de nous;
Ils ont des désirs moins grands que leur taille,
Et leur taille à peine atteint nos genoux!

Calmes et joufflus sous leur broderies,
Ils n'ont ni chagrins, ni deuils, ni tracas :
Ils soupent d'azur, — et leurs bergeries
Ont des blancs moutons... qu'on ne mange pas.

Il ne leur faut point, contre les névroses,
Le grand air de mer ou des pics alpins,
Ni le lait fumant que les vaches roses
Traînent en leurs flancs sous les verts sapins;

Pour tout horizon, pour toute nature,
Ils ont leur boutique aux rayons poudreux,
Des fleurs en papier, des ciels en peinture...
Mais que leur importe?... — Ils sont amoureux!

Ils sont amoureux, vois-tu, ma petite!
Amoureux?... cela ne t'explique rien...
Mais un jour viendra, peut-être trop vite,
Où tu comprendras ce mot-là fort bien.

Oui! tu comprendras pourquoi je t'adjure,
Malgré tes désirs, tes enivrements,
De laisser en paix, à leur devanture,
Au nom de l'amour, ces dignes amants!

III

A-t-elle entendu mon humble prière?
Son caprice a-t-il pris un autre cours?...
L'enfant par la main entraîne sa mère
Et va s'éloignant, s'éloignant toujours...

Elle disparaît, la blonde fillette...
Voilà le danger enfin détourné...
Nos deux amoureux, droits sur la planchette,
Tout à leur transport, n'ont rien soupçonné.

Qu'on les laisse ainsi pendant des années!
Qu'on ne trouble point leur divin repos!
Sous l'éclat terni des robes fanées,
Ils seront toujours jeunes et dispos;

Leurs âmes toujours seront occupées
Du même profond et doux sentiment...
Et l'on verra bien que... chez les poupées,
L'amour peut durer éternellement!





LE ROMAN DE LA MARQUISE

A Mademoiselle Julia Bartet.

Au salon, l'autre soir, chez la vieille marquise,
On causait : causerie intime, simple, exquise,
Voltigeant au hasard, sans règles, sans apprêts,
Dans l'horizon rosé des abat-jour discrets.
On parlait de l'amour, intarissable thème,
Sur lequel, s'inspirant de ces deux mots : Je t'aime !

— Deux mots gros de bonheurs et de déceptions —
Chaque époque broda ses variations.
Tous, d'un commun accord, nous disions qu'une femme
Quel qu'ait été son rang, bourgeoise ou grande dame,
Quels qu'aient été son sort, son amour, sa vertu,
N'atteint pas l'âge mûr sans avoir combattu,
Ne fût-ce qu'un seul jour, une heure, une minute,
La tentation folle et sombre de la chute,
Et sans avoir senti, pâle, fermant les yeux,
Le vertige du gouffre effleurer ses cheveux.
Ineffaçable tache ou passagère envie,
Toute femme eut un coin de roman dans sa vie.

Tel était le sujet pour le moment traité.
Et notre hôtesse alors, une ancienne beauté
Du temps de Charles dix, une adorable vieille
D'une distinction suprême et sans pareille,
Bien moderne pourtant, l'œil sympathique et fin,
— Un pastel de Latour retouché par Grévin ; —
Notre hôtesse, posant son lorgnon sur la table :

— « Un roman, dites-vous?... Oui, c'est incontestable!
Long ou court, tôt ou tard, toute femme a le sien.
Moi-même, mes amis, que vous connaissez bien,
Moi, d'esprit peu fantasque et plus froid que le vôtre,
Ma foi! j'eus mon petit roman tout comme une autre! »

A ces mots, doucement de sa bouche envolés,
Un silence se fit qui lui disait : « Parlez ! »

« Ma fille, mon Andrée, avait quatre ans à peine.
C'était mon seul enfant. Nous vivions en Touraine,
Dans un petit château, pavillon autrefois,
Séjour fastidieux s'il en fut, en plein bois ;
Un voisinage nul, et par contre, sans doute,
Un pays infesté de voleurs de grand'route.
Bref, vous voyez d'un coup le paradis exquis
Où je m'éternisais, seule avec le marquis.
Vous l'avez tous connu, mes amis : âme fière,
Brave sans vanité, sens droit, franchise entière,
Un de ces cœurs pétris d'un rare et pur ciment

Dont la froideur recèle un ardent dévouement.
Mais on peut l'avouer, n'est-ce pas ? La nature,
Toute à son âme, avait oublié sa figure :
Mon époux, ressemblant en bravoure à Clovis,
En bon sens à Caton... n'avait rien d'Adonis.
Or j'étais jeune, aimable, on me prétendait belle...
Et puis je m'ennuyais d'une façon cruelle,
Et puis mon cœur naïf, étrangement troublé,
S'il avait écouté, n'avait jamais parlé...
Que vous dirai-je enfin ?... Je pressentais la crise :
A mon roman, de forme encor bien indécise,
Seul, le héros manquait pour qu'il devînt réel :
Il parut... et ce fut un lancier bleu de ciel !

Un grand nom, fin valseur, la démarche hautaine,
Six pieds au moins, c'était un très beau capitaine.
Appelons-le César, si vous le voulez bien.
De la cour qu'il me fit je ne vous dirai rien :
Apprenez seulement qu'après plus d'une année

De défense constante et d'attaque obstinée,
Il eut un rendez-vous dans mon parc, à minuit.
Je devais me glisser par le perron, sans bruit,
Doucement..., le marquis, suivant règle fixée,
Habitant le premier, moi le rez-de-chaussée.

Quand vint le soir fatal, le cœur me battait fort.
Je comprenais ma faute, et je faisais effort
Pour cacher ma rougeur et mon inquiétude.
Le marquis, ce soir-là, contre son habitude,
Lui, si doux d'ordinaire et froidement poli,
Était rude, agité, presque brutal : un pli
Obscurcissait encor son front déjà sévère.
Inquiète, je crus que sa sombre colère
Lui venait d'un soupçon, et je l'interrogeai :

« — Quoi ! vous me demandez, ma chère, ce que j'ai ?
Quand — vous le savez bien, aussi bien que moi-même ! —
Ces rôdeurs de grand'route ont eu l'audace extrême
De venir cette nuit, chez un de nos voisins,

Briser les espaliers et voler les raisins ?
Ils entreront bientôt, au train dont vont les choses,
Jusque dans nos salons, malgré les portes closes...
Mais, morbleu ! je saurai recevoir comme il faut,
S'il rôde par ici, ce gibier d'échafaud ! »
Je respirai, voyant que ma crainte était vaine,
Et nous nous séparions au bout d'une heure à peine.

Il fit bientôt nuit close, une nuit sans clarté,
Enveloppant le parc de son obscurité
Et jetant son linceul sur la pelouse verte.
Dans ma chambre, debout, la fenêtre entr'ouverte,
Comprimant à deux mains mon cœur désordonné,
J'attendis le moment du rendez-vous donné.

Minuit sonna. Je vis alors une grande ombre
Allant deçà, delà, sous la verdure sombre,
Et, dans le gazon noir, un vif éclair d'acier...
L'éclair était le sabre, et l'ombre le lancier.
Un moment, j'hésitai... Mais, reprenant courage,

Je jetai sur mon dos un manteau de voyage,
Et pâle, à petits pas, ainsi qu'un vrai larron,
Je sortis de ma chambre et gagnai le perron.
Je tournai doucement la clef intérieure...
Et la porte s'ouvrit.
Dans la vaste demeure,
Dans la pièce voisine où mon enfant dormait,
Un silence profond, mortel, qui m'opprimait.
J'hésitai de nouveau sur le seuil de la porte...
Puis la tentation chez moi fut la plus forte,
Nerveusement, je fis deux ou trois pas dehors...
Quand, soudain, un frisson me passa par le corps,
Me saisit tout entière et me cloua sur place...
Tenez... j'en tremble encor, mes amis... Dans l'espace
Un cri bref, suppliant, étrange, désolé,
Presque un sanglot, plutôt comme un râle étranglé,
Venait de s'envoler de la chambre d'Andrée...
Ma fille !... ma chérie !... et me voilà rentrée,
Et, prise d'un besoin de savoir étouffant,
Demi-folle, gagnant la chambre de l'enfant...

Mais à peine j'entrais, que la porte d'en face
S'ouvrit, et le marquis, pâle, la tête basse,
Comme moi pris de peur et comme moi tremblant,
A grands pas s'avança vers le petit lit blanc.
Pour regarder l'enfant, nos têtes se penchèrent...
Pour prendre ses deux mains, nos deux mains se touchèrent.
Elle dormait tranquille et le front étoilé.
Quelque gros rêve noir, sans doute, avait troublé
Cette sérénité de l'ange qui repose,
Et mis ce sombre cri sur cette bouche rose.

Tous les deux rassurés, nous nous levions tous deux...
Lorsque je vis — à peine en croyais-je mes yeux! —
Que le marquis tenait dans sa main agitée
Son pistolet de tir à la crosse incrustée.
Il saisit mon regard, vit mon étonnement :

« — Certes, j'étais tout prêt, me dit-il vivement.
Je l'avais bien prévu... Quelle audace suprême...
Les coquins!... les brigands!... dans notre château même!

Et, comme je restais hagarde, sans un mot :

« — Vous ne savez donc rien ?... De ma chambre, là-haut.
J'ai vu, sur le perron, près de la porte, une ombre
Qui passait doucement, glissant dans la nuit sombre...
Plus de doute... un de nos rôdeurs de grand chemin...
Je pris mon pistolet, j'assurai bien ma main...
Et j'allais faire feu, lorsque ce cri d'Andrée... »

Un sanglot s'échappa de ma gorge serrée...
Brusquement, je sentis un indicible émoi
De cette mort, passée à quelques pas de moi...
Et folle de remords, palpitante de fièvre,
Laissant la vérité sortir à pleine lèvre,
Aux genoux du marquis je tombai lourdement,
Et lui racontai tout, mon fol égarement,
Le rendez-vous donné, mes frayeurs, mes alarmes...
Terrible aveu mêlé de sanglots et de larmes !

Pas un mot de sa part : un silence complet.
Seule, sa main, serrée entre mes mains, tremblait

De colère à coup sûr, et de haine, et de rage...
Ah! certes, il allait, bondissant sous l'outrage,
Écraser sans pitié celle qui l'outragea...
Et ce serait terrible, et j'en mourais déjà...

« — Alors, alors, dit-il, étrangement farouche,
Lorsque le dernier mot fut sorti de ma bouche,
Dehors... sur le balcon... cette ombre... c'était vous? »

Je fis oui de la tête, embrassai ses genoux...
Puis je fermai les yeux, abandonnant mon être...

« — Un pas de plus... un seul..., je te tuais peut-être!...
Murmura-t-il; enfant!... Ah! malheureuse enfant!... »

O noble époux! O cœur superbe et triomphant!
Tu devais me briser dans ta juste colère:
Tu n'as pensé qu'au mal que tu me pouvais faire!
Tu devais me haïr et me répudier:
Tu n'as songé qu'à moi qui t'allais oublier!
Je tombai dans ses bras et nous nous embrassâmes:
A tout jamais le ciel unissait nos deux âmes...

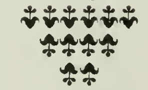
Alors montrant l'enfant dormant avec ferveur
Doucement, le marquis murmura :
« Le sauveur ! »

Vous dirai-je à présent comment, la nuit entière,
Mon lancier bleu, trempé plus qu'un chat de gouttière,
Par un bon ouragan, juste à point déchaîné,
Promena dans le parc son grand corps galonné?
Comment le lendemain, navré de la tournure
Que, pour son amour-propre, avait pris l'aventure,
Vers un cœur plus ouvert, un logis moins fermé,
Il braqua les éclairs de son œil enflammé ?
Comment son escadron quitta bientôt la ville ?
Comment je l'oubliai ?... Comment, froide et tranquille,
Depuis j'ai toujours pu, sans... marcher de travers,
Voir tout un régiment de lanciers bleus ou verts ?
Non !... Sachez seulement qu'à tout jamais guérie,
J'ai chéri cet époux qui m'avait tant chérie.

Maintenant, l'ai-je aimé follement? Près de lui
Ai-je connu l'amour, le grand amour, celui



Qui retint Juliette, ivre et pâle de joie,
Aux bras de Roméo, sur l'échelle de soie ?
Celui que Marguerite avait senti, vainqueur,
Des roses du jardin lui monter jusqu'au cœur ?...
J'en doute... mais voyez !... Sans ce bonheur suprême
Tant bien que mal, mon Dieu ! j'ai vécu tout de même...
Et le marquis a seul... enfin, cela s'entend...
Que de femmes de cour n'en pourraient dire autant !





REQUÊTE A DE NOUVEAUX ÉLUS

I

LES voilà donc finis, pour tout de bon finis,
Les scrutins et les ballottages!
Bientôt nos députés vont être réunis
Dans leur enceinte à vingt étages.

9.

Ils vont, groupés suivant leur goût et leur couleur,
— Sang de bœuf ou blancheur de neige —
Essayer dignement, et sans grande douleur,
L'élasticité de leur siège.

Assidus au travail, jetant par-dessus mur
Les querelles folles ou mièvres,
Ils vont nous cuisiner des lois dont, à coup sûr,
Nous nous pourlécherons les lèvres!

Ils vont, n'en doutez point, tant qu'ils seront chargés
Du poids des affaires publiques,
Être de petits saints, doux, bienfaisants, rangés,
Pleins de vertus évangéliques.

Représentants directs de leurs chers électeurs,
Gens délicats et fort sensibles,
Ils n'essaîront jamais de passer sénateurs
Pour devenir inamovibles.

Tels ils sont aujourd'hui, tels ils seront demain :
Tenant les promesses données,
Sans varier jamais, leur manifeste en main,
Ils régleront nos destinées.

Par eux nous aurons tout, vertus, fortune, honneur...
Plus de troubles et plus de drames!
Oui ! nous serons heureux, très heureux : le bonheur
Est inscrit dans tous leurs programmes!

II

Permettez toutefois, ô chers représentants
De notre vieux pays de France,
Qu'un de vos électeurs vienne, quelques instants
Avant la première séance,

Vous présenter, avec les respects qui sont dus
A des hommes juchés au faîte,
En termes mesurés, fondus et refondus,
Une très modeste requête.

N'allez pas vous fâcher et froncer les sourcils,
O Jupiters, dans votre Olympe!
Pour nous, la politique et ses graves soucis
Sont bien trop haut pour qu'on y grimpe.

Nous venons simplement, ô nobles députés,
Réclamer de vous qu'il vous plaise
De ménager un peu, lorsque vous discutez,
Notre pauvre langue française;

D'avoir quelques égards pour son âge et ses droits;
Et, quand l'opinion diverge,
De ne point la traiter, cette fille des rois,
Comme une servante d'auberge!

Soyez tels qu'il vous plaît, vifs, moqueurs, enflammés,
Le bonnet tout près de l'oreille;
Mais, par grâce, songez que vous vous exprimez
Dans la langue du vieux Corneille!

III

Je ne parlerai point de vos prédécesseurs...
Hélas! ce n'est point un mystère
Qu'ils se sont quelquefois débité des... douceurs
Veuves du miel parlementaire;

Qu'emportés par le feu de la discussion,
De façon un peu trop bourrue,
Ils se sont adressé plus d'une expression
Bien moins de *Chambre* que de *rue*.

On peut, sans employer de mots injurieux,
Dire de très mordantes choses,
Et parfois le serpent n'en piquera que mieux
Pour être caché sous les roses.

Songez, quand vous montez dans un calme profond
A la tribune consacrée,
Que tout terme incongru doit demeurer au fond
De votre verre d'eau sucrée.

Songez que l'électeur — qui peut être parfois
De race très athénienne —
Se trouve forcément parler par votre voix...
Puisqu'il vous a donné la sienne;

Qu'il endosse discours, gros mots, jurons divers,
Qu'il se révolte et qu'il s'attriste
Quand, en son propre nom, vous lancez dans les airs
Quelque apostrophe... réaliste!

Songez que, dans le ciel, les grands grammairiens,
Vaugelas, Chapsal et les autres,
En entendant sonner vos mots faubouriens
Riraient dans leurs barbes d'apôtres;

Songez aux orateurs de nos Chambres d'antan,
Graves comme des Hippocrates,
Le doigt dans leur habit, serrés dans le carcan
De leurs gigantesques cravates;

Songez qu'à Paris même, et pas bien loin de vous,
Comme vous, au bord de la Seine,
Siège une autre Assemblée au ton discret et doux,
A l'allure toujours sereine;

Qu'au bout du pont des Arts, dans un vieux monument
Où toute dispute s'apaise,
Quarante hommes polis s'occupent poliment
A polir la langue française;

Que ces hommes courtois distillent en bonbon
L'esprit, le tact, la bonhomie...
Songez enfin, songez que le Palais-Bourbon
Est voisin de l'Académie !





LA PETITE BÊTE

Voila longtemps, longtemps, longtemps,
Lorsque j'étais toute petite...
— (Mon Dieu! que le temps passe vite!
J'aurai demain mes dix-huit ans!) —

Dès que je voyais ma grand'mère,
Ma bonne grand'mère aux yeux doux,
Je bondissais sur ses genoux,
Je baisais sa tète si chère,

Et, sans prendre au fond de son sac
La friandise toute prête :
— « Fais-moi voir la petite bête
Qui fait tic-tac, tic-tac, tic-tac ! »

Lors, doucement, de sa poitrine
Elle tirait sa montre d'or,
Un bijou que je vois encor
Avec sa ciselure fine,

Son émail d'un bleu toujours pur,
Malgré l'usure des années ;
Ses blanches perles alignées
Courant sur la boîte d'azur ;

Son bon cadran de forme honnête,
Où les heures vont se ranger
Autour du nom d'un horloger
Fameux sous Marie-Antoinette.

Moi, je m'empressais de saisir
A deux mains la rare merveille,
Je l'appliquais à mon oreille
Tout en rougissant de plaisir,

Et puis, tranquille comme un ange,
J'écoutais, curieusement,
Le clair et preste mouvement
De la petite bête étrange

Ce bruit bizarre me semblait
Toujours une chose incroyable,
Et j'aurais juré que le diable —
Ou que le bon Dieu — s'en mêlait.

Aussi, d'une voix inquiète,
Je demandais tout bas, bien bas :
« Elle est vivante, n'est-ce pas,
Grand'maman, la petite bête ? »

Grand'mère riait de cela...
« Oui ! répondait-elle, ravie :
C'est moi qui lui donne la vie,
Mignonne, avec ce bijou-là ! »

Et je regardais, toute pleine
D'un respect non dissimulé,
L'adorable petite clé
Qui pendait à sa châtelaine.

Certain jour, — ô calamité ! —
Je crus la bébête malade ;
Je voulus, bonne camarade,
Lui donner un peu de santé ;

La montre était à la ceinture
De bonne maman, qui dormait...
Je m'approchai d'un pas muet...
Je pris la clef à l'aventure...

Dans un des trous du cadran clair
Je la mis, puis d'une main forte...
Cric... crac... — La bébête était morte...
Et grand'maman sautait en l'air!

Bientôt après, j'eus conscience
De mon aveuglement fatal...
La montre allait à l'hôpital...
Et moi, j'allais en pénitence!

Aujourd'hui que j'ai dix-huit ans,
— Comme j'eus l'honneur de le dire, —
Parfois je me prends à sourire
Des erreurs de mon jeune temps...

Cependant, elle n'est pas morte,
La petite bébête en or,
Et j'entends son tic-tac encor...
Mais elle est faite d'autre sorte...

Elle a changé de logement :
Je la sens là, dans ma poitrine,
La chère petite machine
Qui trotte, trotte éperdument...

Il faudra qu'un jour je la donne
A celui que j'épouserai :
Ce grand maître encore ignoré,
Comment sera-t-il ?... J'en frissonne !

Aura-t-il, ce noble étranger,
Pour te soigner, chère petite,
Toute la tendresse émérite
D'un bon et fidèle horloger ?

Hélas ! c'est qu'elle est délicate,
La petite bête à secret...
Je sens qu'elle se briserait
Rien qu'au plus léger coup de patte !

Mais aussi, comme elle pourra
Prendre l'allure d'une folle
Et se hâter à la parole
De celui qui la comprendra!

Ma vanité n'est pas extrême,
Mais je crois — sans affirmer rien! —
Monsieur, qu'on vous aimera bien,
Si vous aimez un peu vous-même!





LA NEIGE

Il a neigé toute la nuit.
Au matin, le soleil scintille;
Coquet, le Bois a mis sans bruit
Son étincelante mantille.

Il gèle... ; mais bah! ce n'est rien...
Et, bien couverte, bien voilée,
Nina trotte avec Adrien
Tout le long de la longue allée.

Nina : vingt-cinq ans, cheveux blonds,
Pieds et mains de patricienne ;
De la nuque jusqu'aux talons,
Partout, toujours, Parisienne.

Adrien : caniche frisé,
Léger bracelet à la patte ;
Train de derrière frais rasé ;
Dandinement aristocrate.

Maîtresse et chien, d'un pas pressé,
Noirs sur l'éblouissante neige,
Suivent l'étroit sentier tracé
Par les balayeurs en cortège.

Ils vont, ils vont, silencieux...
Lui, galopant à côté d'elle ;
Elle, l'air un peu soucieux
Malgré ses façons d'hirondelle.

Quelque rève d'enfant gâté
— N'en doutons point! — la préoccupe...
Et de son en-cas argenté
Elle tape, tape sa jupe.

Adrien, le bon Adrien
A vu s'amasser le nuage,
Et, faisant son devoir de chien,
Il l'interroge en son langage :

— « Chère maîtresse, quel souci
Dans vos beaux yeux passe et repasse?
Ce n'est rien, dites-vous?... Oh! si!...
Je suis un chien fort perspicace!

Là!... là!... Ne nous défendons pas!...
Je devinerai tout de même...
Rien n'est clairvoyant ici-bas
Comme un caniche... qui vous aime!

Voyons!... Est-ce un propos trop vif
De notre cher seigneur et maître?
Pis encore?... Un coup de canif
Qu'il nous aurait porté, le traître?

Il est fidèle?... Allons! tant mieux!...
Qu'est-ce alors?... Dans quelque soirée,
Certaine rivale aux grands yeux
Plus que vous fut-elle entourée?

Non... je me trompe!... Il n'en est rien!...
Quoi donc alors?... Une toilette
Que Worth ne peut mener à bien?
Le gueux mérite qu'on le fouette!

Non, toujours non?... C'est irritant,
Ce souci que rien ne révèle.
Est-ce un désir qui va trottant,
Maîtresse, dans votre cervelle?

Ah! derrière votre manchon
Vous souriez, malgré la brise,
Et ce sourire folichon
Me dit que je vous ai comprise!

Un désir, alors? mais lequel?
Pouvez-vous former quelque envie,
Vous à qui tout rit sous le ciel
Et que tout charme dans la vie?

Beauté, fortune, bon mari
Que vous aimez, qui vous adore;
Fillette rose, au teint fleuri,
Avec des cheveux pleins d'aurore;

Loge aux Français, à l'Opéra;
Hôtel, chevaux, terre en Touraine...
Et puis enfin — régal *extra!* —
Du poulet toute la semaine!

Non, ma foi!... Je ne comprends pas!
Je déclare rester godiche,
Et je donne ma langue aux chats,
Supplice affreux pour un caniche!

— « Ne cherche pas, mon pauvre ami!
Répond Nina; sur ma parole,
J'ai perdu la tète à demi
Et je suis un tantinet folle!

Ce désir... Non, je me tairai...
Car la chose est trop ridicule... »
Mais Adrien, désespéré :
— « Voyons, parlez-moi sans scrupule!

Nous autres chiens bien éduqués,
Nous avons fort peu d'exigences,
Et, pour les humains, ces toqués,
Nos cœurs débordent d'indulgences! »

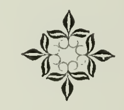
Lors, du bout de son doigt mignon
Lui montrant la neige rosée :
— « Vois le beau tapis, compagnon !
Fit-elle, rêveuse et blasée.

Vois, sous le soleil éclatant
Qui la couvre de ses caresses,
Comme cette blancheur s'étend,
Immense lit plein de paresses !

Ah ! qu'il doit être singulier,
Exquis et cruel tout ensemble,
Ami, d'avoir pour oreiller
Ce granit argenté qui tremble !

Tu me demandes quel désir
— O caniche trois fois sensible ! —
Ce matin gâte mon plaisir ?...
Eh bien !... je voudrais l'impossible...

Je voudrais, -- rêves décadents! —
Parmi ces reflets d'émeraude... »
— « Quoi donc, enfin? » — « Me rouler dans
De la neige... qui serait chaude! »





EN

REVENANT DE FAIRE DE L'ESPRIT

Hier soir, à dîner, chez les... Saint-Amarante,
A dix nous avons eu de l'esprit comme trente.
Nous avons discuté sur maints points délicats,
Giselé des bons mots, analysé les cas
Les plus enchevêtrés de la psychologie ;
Composé savamment une exquise eau rougie,

Où le *vin-passion* et le *sucre-désir*
Avec *l'eau-désespoir* se mêlaient à loisir ;
Nous avons effleuré des questions diverses,
Couru dans le jardin fleuri des controverses,
Semé le paradoxe à pleines mains, risqué
Tel jugement bizarre et fort alambiqué,
Poussé jusqu'à l'absurde... et même davantage
Le long dévidement du tarabiscotage,
Troué, vrillé, fouillé, sans peur du fiasco,
L'âme de l'homme ainsi qu'une noix de coco,
Abordé, le scalpel en main, comme des braves,
Les mystères les plus hardis et les plus graves,
Et parlé tour à tour, changeant notre sujet,
Politique, adultère, art, romans et budget.

Et, pendant le dîner entier, je le répète,
De l'esprit, de l'esprit toujours : une tempête,
Un cyclone effrayant de traits et de bons mots,
Les uns rances déjà, les autres frais éclos ;

De l'esprit par ruisseaux, par torrents, par cascades...
De l'esprit, de l'esprit à nous rendre malades!
Et, dès que je sortis, en effet, il me prit
Une indigestion formidable d'esprit!

La tête bourdonnante et les jambes brisées,
Je m'assis sur un banc dans les Champs-Élysées.
Je t'aperçus alors, en relevant les yeux,
O lune!... Tu glissais doucement dans les cieux
Avec ta face bête et ton front sans pensée...

Et, si je l'avais pu, je t'aurais embrassée!





PARAVENT JAPONAIS

A Mademoiselle Marthe Brandès.

Dans son boudoir coquet qu'illumine un feu clair,
Par un après-midi de brouillard et de pluie,
Lasse avant le printemps des fêtes de l'hiver,
La belle comtesse s'ennuie.

Son regard alangui s'égare, sans les voir,
Sur tous les bibelots dont la pièce est ornée :
Ses petits pieds mignons, chaussés de satin noir,
Se grillent à la cheminée.

Et voici que soudain devenu curieux,
Son regard, où l'on sent une tristesse éclore,
Fixe un grand paravent tendant ses flancs soyeux
A la flamme qui les colore.

L'art du Japon, cet art exotique et charmant,
S'y croise et s'y déroule en mille broderies :
Oiseaux au cou flexible, astres du firmament,
Coteaux, rivières et prairies.

Dans un coin, une dame au chignon retroussé
Tient entre ses longs doigts un lotus gigantesque
Que lui tend un guerrier richement cuirassé,
A la fois superbe et grotesque.

Et leur naïf amour a pour cadre idéal
Un paysage exquis, où la lune se lève
Parmi les fins roseaux d'un étang de cristal...
Et la belle comtesse rêve.

. . . .

. . . .

« Oh! qui m'emportera là-bas,
Loin de ce monde triste et las,
Loin de cette ville morose,
Dans ce pays des soleils d'or
Où la nature est un décor
Illuminé par un ciel rose!

Oh! qui pourra me revêtir
De cette robe bleu saphir
Brillant à la clarté des lampes!
D'un coup de pinceau merveilleux
Qui donc allongera mes yeux
En les relevant vers les tempes?

Des coffrets garnis de satin,
Qui tirera, chaque matin,
Mes colliers d'ambre et mes longs voiles.
Et piquera, droit sur mon front,
Des épingles qui me feront
Comme une auréole d'étoiles?

Quel guerrier triomphant et fier,
Pareil, sous l'armure de fer,
A quelque étrange scarabée,
Me donnera, tremblant un peu,
La large fleur du lotus bleu
De larmes d'amour imbibée?

Sur les flots unis du grand lac
Ou dans le paresseux hamac
Qu'un zéphir odorant balance,
La baiser, cette fleur d'amour,
Jusqu'aux premiers rayons du jour
Dans un mystérieux silence!

Vers ce fantastique pays
S'envoler, les yeux éblouis,
Le corps léger et l'âme pleine!
Jouer à des jeux enfantins,
Au son de timbres argentins,
Dans une tour en porcelaine!

Songe adorable, caressé
Depuis le plus lointain passé,
Songe de repos et de joie,
Horizons bleus, flots diaprés,
Où glissent, par les soirs dorés,
Les jonques aux voiles de soie! »

. . . .

. . . .

Et comme la comtesse, en son rêve enfiévré.
S'envole d'un seul coup à l'autre bout du monde,
Silencieusement, une jeune homme est entré.
Un jeune homme à moustache blonde.

Un grand cri de surprise : il est à ses genoux.
« Que vous m'avez fait peur! » Il murmure : « Je t'aime! »
La comtesse se tait... mais son regard plus doux
A vite répondu de même.

Adieu les lacs d'argent et les étoiles d'or,
Et les clairs horizons et la brise embaumée...
Le pays le plus beau, mignonne, c'est encor
Le pays où l'on est aimée!





LE SOULIER ROSE

A Mademoiselle Suzanne Reichemberg.

Le ciel est gris, le temps morose.
Contons, pour nous désennuyer,
L'aventure d'un soulier rose
Et d'une fille à marier.

Suzon a vingt ans : pour les filles
Vingt ans, c'est le moment fatal
Où, dans le jardin des familles,
Pousse le myrte conjugal.

A chaque instant on lui présente
De jolis messieurs au col droit,
Qui trouvent sa dot fort plaisante
Et l'épouseraient... par surcroît.

Elle touchait à la douzaine,
Tous blackboulés à qui mieux mieux,
Quand hier voici qu'on amène
Un candidat très sérieux.

Sa mère, affairée, inquiète,
Le lui vantait sur tous les tons ;
Trente ans... rangé, paisible, honnête,
Doux... comme un troupeau de moutons !

Son père avait dit, fort sévère :
« Si tu refuses, cette fois !
C'est une magnifique affaire...
Quatre cent mille francs... en bois ! »

Enfin, on l'avait sermonnée,
Chapitrée et chauffée à blanc,
Et, pendant toute la journée,
Elle attend le soir en tremblant.

Elle a mis sa robe en dentelle
Blanche, avec de petits bouquets,
Et puis une paire nouvelle
De souliers roses, très coquets.

Un peu trop grands, ces souliers roses...
C'est que son pied est si petit !
Mais je vous raconte des choses...
Reprenons vite mon récit !

Il entre... C'est un grand jeune homme
Ni blond, ni brun ; ni bien, ni mal ;
Rond et joufflu comme une pomme,
Et l'air un tant soit peu... rural.

Sept heures et demie. On dîne,
Grand dîner cérémonieux.
Suzon se trouve sa voisine
Et baisse chastement les yeux.

Elle attend qu'il parle... silence.
Elle attend toujours... mais en vain.
Après le potage, il se lance :
— « Mademoiselle, un peu de vin ? »

Puis il retombe tout de suite
Dans son mutisme glacial.
Comme Suzon prendrait la fuite,
N'était le cérémonial !

Mais voici son pied, sous la table,
Qui, d'un mouvement régulier,
S'agite ainsi qu'un petit diable
Et sort à demi du soulier.

Oh! c'est qu'il l'agace, l'agace,
Ce monsieur!... Sans qu'il dise un mot,
Le dîner tout entier se passe...
Décidément, ce n'est qu'un sot!

L'épouser?... jamais!... Sa richesse,
Ses terres, ses bois auront tort!...
(Le pied saute, saute sans cesse,
Saute de plus fort en plus fort...)

Mais comment s'y prendre?... Elle n'ose
Lui dire ainsi, sans le fâcher...
Soudain voici le soulier rose
Qui glisse et va se détacher...

Elle veut le tenir encore,
Mais hélas!... un faux mouvement...
Et le voilà qui... s'évapore
Et la délaisse lâchement!

Elle cherche, cherche et tâtonne
Du bout du pied, sans trouver rien...
Toute espérance l'abandonne...
Jugez quel malheur est le sien !

Dans un grand dîner d'étiquette
Conserver un air ingénu,
Quand là, tout près, sous son assiette,
On sent barboter son pied nu !

Horreur !... On se lève de table !
Quelle angoisse !... Quel embarras !...
Voici — c'était inévitable ! —
Le muet qui lui tend le bras.

Que faire ? — Grand Dieu !... quelle idée !...
Oui, c'est le Ciel qui l'envoya,
Et le bon Dieu l'a regardée...
Alleluia ! Alleluia !

A l'habit noir elle s'accroche
Comme à la branche le serpent,
Et se met, faisant la bancroche,
A s'en aller clopin-clopant !

Du coin de l'œil, il la regarde
Et semble se dire tout bas :
« Eh ! eh !... mon ami, prenons garde !...
Car elle... louche à chaque pas ! »

Au salon vite il se dérobe.
Suzon s'assoit, l'air chagriné,
Et cache avec soin sous sa robe
Son pauvre pied incriminé.

Le sourire aux lèvres, le père,
Qui n'a rien soupçonné du tout,
Va droit au jeune homme : « J'espère
Que ma fille est à votre goût ?

— Oui, sans doute... Elle est fort jolie...
Des yeux charmants... un air futé...
Je l'aimerais à la folie...
Mais sa fâcheuse infirmité...

— Hein ?... — Son pied... — Son pied ?... Qu'est-ce à dire
Il n'est pas de pied plus coquet !
— Elle boite ! — Vous voulez rire...
Et vous êtes un paltoquet ! »

Le bon jeune homme, à cette insulte,
Disparaît, tout interloqué...
Chacun sourit... Suzette exulte...
Et le mariage est manqué !

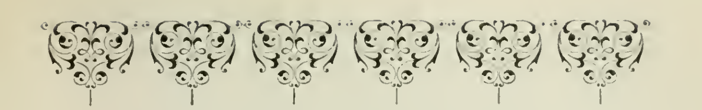
Manqué ! — Le petit soulier rose
Tira l'enfant d'un mauvais pas...
C'est souvent à bien peu de chose
Que tient le bonheur ici-bas !

Le bonheur... Car Suzon, sans doute,
Le trouvera sur son chemin,
L'homme qu'on aime et qu'on redoute
Et qu'on suit la main dans la main !...

Et cette simple historiette
Prouve — n'allez pas l'oublier ! —
Qu'il est bon, pour une fillette,
De perdre à propos son soulier !



NOS BONS PESSIMISTES



LE PETIT PESSIMISTE

Si jeune, et déjà...

Le nez et la pensée au vent,
Comme tout mortel qui rimaille,
Je me promenais, en rêvant,
Au parc Monceau, plein de marmaille.

Un vent léger et bon garçon,
Agitant les panaches d'arbres,
Faisait courir comme un frisson
Sur les blanches rondeurs des marbres;

Deçà, delà, les toulourous,
Tout fiers de leurs barbes permises,
Allaient et venaient, d'un air doux,
Devant le troupeau des payses;

Les voitures, les cavaliers
Suivaient au pas la grande allée;
Dans les bosquets hospitaliers
Pépiait une foule ailée;

Les gardiens, galonnés d'argent,
Raides et de parole chiches,
Regardaient d'un œil indulgent
Les amoureux et les caniches :

Bref, un joli matin bien clair...
Bonheur et gaîté côte à côte...
Aucun pessimisme dans l'air...
Hélas! je comptais sans mon hôte!

Sur un banc, assise à l'écart,
Une nounou de forte race
Tenait dans ses bras un poupard
Qui... déjeunait d'un air vorace.

Elle avait l'œil tranquille et fier
Des ruminants qu'on voit en bandes
Dans les prés roussis par la mer,
Là-bas, prés des plages normandes.

Les longs rubans du blanc bonnet
Tombaient sur le sol, en spirale,
Et le sein sortait, ferme et net,
Hors du corsage de percale.

Dans sa grave immobilité
Et sa placide indifférence,
Elle avait grande majesté,
Cette belle fille de France.

Elle versait, avec son lait,
La force et la santé virile
Au petit enfant maigrelet,
Pâle fleur de la grande ville.

Et, sous cet aspect très banal,
Pour moi s'affirmait le mystère
De l'immense arbre social
Puisant sa sève dans la terre.

Devenu galant malgré moi
Et risquant un marivaudage :
« Hé! hé!... le marmot, sur ma foi,
Nounou, fait honneur au potage!

Il est heureux, le cher petit!
Nul mal de vivre ne l'assiège!
Il peut prendre, à son appétit,
Ce beau lait blanc, blanc comme neige! »

Mais — ô surprise! — à ce propos,
L'enfant me fixa d'un œil triste,
Et je crus entendre ces mots :
« Il est noir : je suis PESSIMISTE!!! »





REFRAIN DU JOUR

O Pessimiste, mon ami,
Toi qui, dans ta doctrine austère,
Triste à porter le diable en terre,
Veux qu'on ne vive qu'à demi,

Tu me parais, sans résistance
Et sans trop pénible tourment,
Supporter très gaillardement
Le lourd fardeau de l'existence?

— Moi, Monsieur?... Je n'en ai que l'air :
J'ai lu tout, tout Schopenhauer.

— O Pessimiste, mon ami,
Dans une maison confortable,
Je te vis l'autre soir à table...
Tu n'avais pas l'air endormi!
Pour soutenir ton âme... bleue,
Tu dégustais les plats truffés,
Et les homards bien étoffés
T'offraient le régal de leur queue...

— Monsieur, je n'en avais que l'air :
Je pensais à Schopenhauer.

— O Pessimiste, mon ami,
Je t'admirais, vidant ton verre...
Hé! hé!... ta main était légère
Et vive comme une fourmi.
Bourgogne, bordeaux ou champagne,
Tout passait d'un entrain égal,
Et tu mis, comme point final,
Un joli doigt de vin d'Espagne!...

— Monsieur, je n'en avais que l'air :
Je ne bois que Schopenhauer.

— O Pessimiste, mon ami,
Plus tard, au salon, quand les dames
— D'épaules blanches blanches gammes, —
T'écoutant parler, ont frémi,
J'ai vu s'allumer ta prunelle
Et lancer sur leurs frais appas
Un long regard qui n'était pas
De tendance... immatérielle...

— Oh ! Monsieur !... je n'en eus que l'air :
Je n'aime que Schopenhauer !

— O Pessimiste, mon ami,
Sur ton bureau de forme antique,
Auprès de maint livre mystique
Sur lequel ton rêve a gémi,
En des reliures fort belles
Qu'aperçois-je, ô saint Idéal !...
Madame et Monsieur Cardinal
Et leurs petites demoiselles !

— Monsieur... C'était sans avoir l'air :
Je ne lis que Schopenhauer !

— O Pessimiste, mon ami,
Voici le printemps, saison douce,
Ranimant la fleur sous la mousse
Et l'homme par l'hiver blêmi.

Un de ces matins, en cachette,
— Ne t'en défends pas ! — je t'ai vu
Aspirant d'un air ingénu
Le parfum d'une violette !...

— Monsieur, je n'en avais que l'air :
Je ne sens que Schopenhauer!

— O Pessimiste, mon ami,
Tu me fais l'effet d'une corde
Que, pour s'ennuyer, on accorde
Én bémol, *fa*, *sol* ou bien *mi*.
Que dirais-tu si, d'aventure,
Revenant au *do* naturel,
Tu cessais de blâmer le ciel
Et de voir la vie aussi dure ?...

(*Avec élan.*)

— Monsieur !... j'en sauterais en l'air !...
Mais que dirait Schopenhauer ?



CE QU'EN PENSE RABELAIS

I

Donc, c'est bien décidé : nous avons tous perdu
Cette saine gaîté qui vibrait chez nos pères ;
La *Lisette* est bien morte... et le « bras si dodu »
Pourrit aux ossuaires.

Nous sommes tous mauvais, malsains et gangrenés,
Pris par le Pessimisme aussitôt la naissance ;
Et, dès nos premiers pas, nous nous mettons le nez
Dans la déliquescence.

Le sol pèse à nos pieds et le ciel à nos fronts ;
Nous n'avons nul désir, nul rêve, nulle envie ;
De ne rien espérer nous nous désespérons :
Ah ! que c'est long, la vie !

Faire le bien ?... — Pourquoi ? Nul ne vous en sait gré.
Travailler ?... — A quoi bon ? C'est si peu que la gloire !
Aimer ?... — Depuis Adam, notre père abhorré,
Toujours la même histoire !

Le foyer ?... les enfants ?... Malheureux, taisez-vous !
Connaissant nos douleurs, celles de nos ancêtres,
Pour qu'ils pleurent comme eux et souffrent comme nous,
Engendrer d'autres êtres !

Alors, quoi ? — Mon Dieu, rien ! Un repos désolé,
L'attente de la mort, qui seule nous délivre
Et délasse le corps trop longtemps accablé
Sous le fardeau de vivre !

II

« Par le diable ! Messieurs, — dit maître Rabelais,
Qui nous entend, perché là-haut sur un nuage, —
La vie avait du bon, de mon temps : je voulais
En user davantage !

Quand je humais le piot avec quelques amis,
Un matin de printemps, sous la verte tonnelle,
Je trouvais le vin frais, le couvert fort bien mis,
Et l'existence belle !

Plus d'une fois, sans doute, un ennui me troubla...
Mais mon âme bien vite en était délivrée :
Je le précipitais d'un coup au fond de la
Septembrale purée !

Je vivais doucement, sans caprices mauvais,
Sans rêver, moi petit, l'existence des princes,
Et m'estimant heureux quand je pouvais en paix
Lécher mes badigoinces !

J'aimais les prés fleuris, les oiseaux, le ciel bleu,
Le soleil flamboyant ainsi qu'un nez d'ivrogne ;
Et mon bois de Meudon valait bien, vive Dieu !
Votre bois de Boulogne.

Croyez-moi, mes enfants : vous en demandez trop
A ce monde où chacun de vous se désespère ;
Vous êtes des gourmands qui voulez du sirop
Toujours dans votre verre.

Sans cesse analysant, fouillant, tâtant, scrutant,
Quand vous avez *un peu*, vous rêvez *davantage* :
Le bonheur, voyez-vous, ne réclame pas tant
De tarabiscotage !

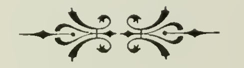
Laissez-vous vivre, allez ! sans élans hasardeux ;
Ne soyez point... comment dites-vous ?... *névropathes* ;
Et n'allez point vouloir, quand vous en avez deux,
Marcher à quatre pattes !

Vous vous désespérez que l'amour, au printemps,
Depuis le père Adam, n'ait épargné personne :
Hé ! c'est apparemment, pour durer si longtemps,
Que la manière est bonne !

Vos enfants, dites-vous, manqueront d'agrément
A languir comme vous sur cette pauvre sphère ?
Vos enfants !... Eh parbleu ! pensez donc seulement
Au plaisir de les faire !

D'ailleurs, si l'existence est pour vous sans appas,
Si vous la redoutez à ce point pour les vôtres,
Si vous craignez la vie, ah! du moins n'allez pas
En dégoûter les autres!

Je vous quitte, Messieurs : j'ai trop peur d'avoir l'air
D'un vieux fou ridicule et battant la campagne :
Je dîne au Ciel, ce soir... et c'est Schopenhauer
Qui paye le champagne! »



LES CLAQUEURS



LES CLAQUEURS

(*Idylle moderne.*)

PERSONNAGES :

DUBATTOIR.	MM.	COQUELIN aîné.
GALUCHAT.		COQUELIN cadet.

DUBATTOIR et GALUCHAT, assis côte à côte, face au public, applaudissent vigoureusement.

Bravo! bravo! bravo!

GALUCHAT, bas à Dubattoir, avec désespoir.

Quel métier, tout de même,
Claqueur !

DUBATTOIR, de même, avec enthousiasme

Un beau métier, au contraire, et que j'aime !
Bien que j'eusse eu du goût pour l'Université !
(S'interrompant.)
Attention !... le chef regarde de côté...
La tirade finit... Du cœur et de l'ensemble !
(Applaudissant, ainsi que Galuchat.)
Bravo ! bravo ! bravo !

DUBATTOIR, reprenant la conversation.

Tiens, ce soir, il me semble
Que le public est chaud : on applaudit un peu.

GALUCHAT, de mauvaise humeur.

Le public !

DUBATTOIR, avec un souverain mépris.

Galuchat, il n'y voit que du feu !

Si nous n'étions ici, par légions serrées,
Pour marquer les effets et chauffer les entrées,
Pour lui dire, en un mot, quel est le bon endroit,
Il ne comprendrait rien à la pièce qu'il voit.

(Lui montrant le public en bas.)

Regarde, là-dessous, ces têtes dénudées
Qui, veuves de cheveux tout autant que d'idées,
S'entassent crâne à crâne, à l'orchestre, aux balcons...
C'est nous qui les menons, nous qui les convainquons!
En vain l'on nous méprise, en vain l'on nous diffame:
Le public sans la claque est comme un corps sans âme!
Pas vrai, dis, Galuchat?

GALUCHAT

J'écoute, laisse-moi!

DUBATTOIR

Quelle farce!... écouter?

GALUCHAT, bourru.

Parfaitement!

DUBATTOIR

Pourquoi ?

Tu la connais, la pièce, et l'as déjà claquée !

GALUCHAT

N'importe, elle me plaît !

DUBATTOIR

Une pièce manquée,

Presque un four !

GALUCHAT

Tais-toi donc ! j'écoute !

DUBATTOIR

Tiens, vois-tu,

Galuchat, pour avoir une telle vertu,

Il faut que ton esprit soit malade ou morose.

GALUCHAT, soupirant.

Hélas !

DUBATTOIR

Dieu! quel soupir!... Je devine la chose !
Amoureux?

GALUCHAT

Eh bien, oui! Dubattoir, c'est l'amour!
J'aime et je veux aimer jusqu'à mon dernier jour !
(Applaudissant, ainsi que Dubattoir.)
Bravo! bravo! bravo !

DUBATTOIR

Voilà la grande scène !
Avant le dénoûment on n'applaudit qu'à peine :
Verse dans mon gilet le trop-plein de ton cœur.

GALUCHAT

Oui, je suis amoureux... amoureux et claqueur !

DUBATTOIR

Amoureux! je le suis aussi!... mais je te jure
Que l'amour à mes yeux n'est point une torture,
Mais un sentiment doux, adorable, enchanté,
Et qui me fait claquer avec plus de gaîté!

GALUCHAT

Ah! tu n'as point souffert, pour parler de la sorte,
Dubattoir, — toi dont l'âme est, comme la main, forte, —
Le terrible tourment d'un amour méconnu!
Tu le veux?... Devant toi je mets mon cœur à nu :
De ce funeste amour apprends les origines.
Il pleuvait... Elle avait d'adorables bottines
Et deux petits petons vifs, alertes et gais,
Qui, sous un jupon blanc, trottaient le long des quais.
Or, est-ce là l'effet du métier que j'exerce?
Me servant de mes mains dans mon noble commerce,
Senté-je plus qu'un autre, et par revirement,
Tout ce qu'un petit pied peut avoir d'agrément?
Je ne sais... mais, voyant tout à coup ces bottines
S'agiter devant moi, suaves et mutines,
Je fus féru d'amour... et j'emboîtai le pas.
Soudain...

(S'interrompant pour applaudir, ainsi que Dubattoir.)

Bravo! bravo! bravo!

DUBATTOIR, bas à Galuchat.

Parle plus bas;
Le chef a l'œil sur nous et par ici regarde...
Sans avoir l'air de rien, continue et prends garde.

GALUCHAT, reprenant.

Je suivais donc, ému comme un provincial,
Ces petits pieds foulant le sol municipal,
Et cherchais un moyen adroit et peu vulgaire
D'avouer mon ardeur à leur propriétaire...
Quand l'adorable enfant s'arrêta brusquement
Au détour du trottoir, devant l'encombrement
Des fiacres s'avançant en colonne pressée.
Alors, prenant courage : « O dame bien chaussée !
Lui dis-je, je voudrais... si vous vouliez... il faut... »
Soudain l'émotion me saisit : plus un mot.
(Je fus, dès le berceau, timide avec les femmes.)
Elle me regarda de ses yeux pleins de flammes :
Alors tremblant, ému, les regards interdits,
Ne pouvant pas parler, que fis-je?... J'applaudis !

Le métier, le métier me prenait à la gorge!
Claqueur, j'applaudissais comme un forgeron forge,
Et, voulant rendre hommage à ses attraits coquets,
Enthousiaste, ardent, transporté... je claquais!

(S'interrompant pour applaudir ainsi que Dubattoir.)

Bravo! bravo! bravo!

DUBATTOIR

Poursuis, tu m'intéresses.

GALUCHAT

Devant l'effusion de ces brusques tendresses,
Me prenant pour un fou, la dame au pied charmant
Me foudroya de l'œil et fila promptement.
Comme tu penses bien, je volai sur ses traces...
Mais, hélas! échappant à mes regards voraces,
Au milieu de la foule elle s'évanouit!
Depuis lors, Dubattoir, ce rêve me poursuit...
Sans cesse sur les quais tristement je chemine,
Mais je ne trouve plus son exquise bottine,

Et la nuit seulement en songe je puis voir
Sous un jupon coquet trottiner un pied noir !

(Applaudissant et riant, ainsi que Dubattoir.)

Ah! ah! Bravo! bravo! bravo!

DUBATTOIR

Ton aventure
Mon pauvre Galuchat, me peine, je te jure,
Mais ne m'étonne point, car le plus grand des maux
Pour un claqueur, ami, c'est de claquer à faux!
Un applaudissement partant à l'improviste
D'un amour entrevu t'a fait perdre la piste :
Un applaudissement à propos rencontré,
M'a donné le bonheur dont je suis enivré.
Comme tu fis pour moi, je veux t'ouvrir mon âme.
Pour voisine, j'avais une charmante femme ;
Habitant tous les deux sur le même palier,
Nous nous rencontrions souvent dans l'escalier...
Bref, après plus d'un an de rencontres croisées
Et suivant le hasard du moment disposées,

Un an de « Passez donc, Madame, s'il vous plaît! »
Je l'aimais d'un amour profond, ardent, complet !
Mais, malgré mes regards pleins de tendresse folle,
Elle passait, glacée, et sans une parole,
Les yeux toujours baissés dans un chaste embarras,
Son rouleau de musique enchâssé sous le bras...
Car — j'oubliais le point important de l'histoire ! —
Elle suivait des cours pour le Conservatoire,
Cet établissement à bon droit réputé
Pour grandir le talent et former la beauté !
Mais, hélas! la nature, envers elle barbare,
Lui donnait une voix d'une fausseté rare.
Ida, — c'était le nom de l'objet de mes vœux, —
Du matin jusqu'au soir secouant ses cheveux
Dans un affolement de gammes régulières,
Rivée au piano des heures tout entières,
S'efforçait d'obtenir, soit en haut, soit en bas,
Une note possible... et ne l'obtenait pas.

(On entend un coup de sifflet.)

GALUCHAT, se levant et regardant en bas.

On siffle !

DUBATTOIR, même jeu.

C'est en bas!

GALUCHAT

De la poigne!

DUBATTOIR

A l'ouvrage!

(Applaudissant vigoureusement, ainsi que Galuchat.)

Bravo! bravo! bravo !

GALUCHAT, se rasseyant ainsi que Dubattoir.

C'est fini !

(Autre coup de sifflet.)

DUBATTOIR, se relevant ainsi que Galuchat.

Non !

GALUCHAT

Courage !

(Applaudissant de toutes ses forces, ainsi que Dubattoir.)

Bravo! bravo! bravo !

DUBATTOIR

Démoli, le siffleur !

GALUCHAT, se rasseyant ainsi que Dubattoir.

Pas de conviction, cet homme !

DUBATTOIR

Quel malheur

D'applaudir par devoir et toujours et quand même !

Cette pièce est vraiment d'une bêtise extrême !

GALUCHAT

Pas de situations... pas d'esprit... pas de traits...

DUBATTOIR

Si je n'étais claqueur, comme je sifflerais !

GALUCHAT

Mais poursuis ton récit, mon cher, tu m'intéresses.

DUBATTOIR, *reprenant.*

Donc pour elle j'avais de sublimes ivresses,
Et, bien que mon oreille en souffrît quelquefois,
Ses yeux étaient si purs que j'oubliais sa voix !
Mais comment avouer cet amour? Comment dire
A ma suave Ida quel était mon délire ?
Ayant un cœur timide et pur comme le tien,
Frère, je me mourais... mais je n'avouais rien.
Quand un soir... — il faisait un froid de Sibérie, —
Me frayant un chemin dans la neige pétrie,
Je revenais chez moi, transi, mais le cœur chaud.
Ainsi que chaque jour, dans la maison, en haut,
Retentissait sa voix aussi fausse que forte.
Chère enfant!... Je sonnai deux fois, trois fois... La porte
Ne s'ouvrait pas. Sans doute, en sa loge endormi,
Mon concierge, bercé par quelque songe ami,
S'allongeant aux côtés de sa compagne austère,
Rêvait qu'il devenait soudain propriétaire.

Car la porte restait fermée obstinément.
Ida chantait toujours. Un affreux tremblement
M'envahit tout le corps des pieds jusqu'à la tête...
Deux fois, trois fois, dix fois, je tirai la sonnette...
Le concierge, rêvant de toques de velours,
Demeurait insensible... Ida chantait toujours.
Alors, gelé, tremblant et piétinant sur place,
Sentant mes doigts raidis se convertir en glace,
Et la terrible onglée atrophier mes mains,
Je me mis à claquer comme un cent de Romains.

(Applaudissant, ainsi que Galuchat.)

Bravo! bravo! bravo!

DUBATTOIR, reprenant.

Je claquais avec rage,
Maudissant mon Cerbère et son sommeil sauvage;
Je claquais... quand soudain — ô miracle! — la voix
S'arrêta: puis deux doigts, deux charmants petits doigts
Soulevèrent un coin du rideau... la fenêtre
S'entr'ouvrit... et je vis sa chère ombre apparaître,

Et son bras envoyer au malheureux transi
Un geste gracieux voulant dire : « Merci ! »
O bienheureux hasard ! Vénus m'était propice !
Vénus avait permis qu'ainsi je l'applaudisse
Sans y penser moi-même, et que, pauvre claqueur,
Je trouvasse en claquant le chemin de son cœur !
Le Cerbère m'ouvrit enfin la porte close,
Et quand, le lendemain, voyant la vie en rose
Je sortis, et trouvai dans l'escalier Ida...
Sans détourner les yeux, elle me regarda
En rougissant de joie et de reconnaissance !
La glace était rompue... alors, plein d'assurance,
Je lui dis mon amour en termes délirants,
Et quelque temps après... Enfin, tu me comprends !
Depuis ce jour béni mon bonheur est extrême...
Je suis aimé d'Ida tout autant que je l'aime,
Et j'ai pu me convaincre, ami, plus d'une fois
Que la charmante enfant n'a de faux... que la voix !

GALUCHAT

Fortuné Dubattoir!... Ah! comme je t'envie !
Tu gagnas, en claquant, le bonheur de ta vie !

DUBATTOIR

Malheureux Galuchat! que ton sort est cruel!
Tu perdis en claquant le bonheur éternel !

GALUCHAT

Ah! sous son jupon blanc, suaves et mutines,
Comme vous trottiniez, adorables bottines!

DUBATTOIR

Ah! sur le piano, malgré les faux accords,
Combien les mains d'Ida me causent de transports !

GALUCHAT

Reverrai-je jamais, dans leur grâce menue,
Vos petits pieds divins, ô ma belle inconnue?

DUBATTOIR

Oublierai-je jamais, ô ma charmante Ida,
Le jour où ton amour à mon amour céda?

GALUCHAT, l'interrompant.

La fin... attention! qu'au rappel on s'apprête !
(Ensemble.)
Bravo! bravo! bravo !
(Coup de sifflet.)

DUBATTOIR

Le sifflet qui s'entête !

GALUCHAT

Enfonçons-le! Bravo !

DUBATTOIR

De la poigne !
(Ensemble.)
Tous! tous !
La toile! tous! bravo !

GALUCHAT

La toile! ou mes quat'sous !

(La toile se lève.)

GALUCHAT et DUBATTOIR

Ah! ah! Bravo !

(La toile baisse.)

GALUCHAT, se levant ainsi que Dubattoir.

Fini! Bonsoir la compagnie !

DUBATTOIR, prenant Galuchat par le bras.

Viens souper avec moi.

GALUCHAT

Mais...

DUBATTOIR

Sans cérémonie !

GALUCHAT, saluant le public.

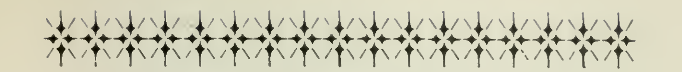
Qu'à présent le public, un tas de braves cœurs,
Daigne applaudir la claque...

DUBATTOIR, de même.

Et claquer les claqueurs !



A LA MER



NUAGE ROSE

Le soleil s'est couché depuis quelques instants.
La nuit vient. Seul, frappé de rayons persistants,
Comme un dernier et doux reflet d'apothéose,
Sur le ciel assombri flotte un nuage rose.

Entraîné lentement par la brise du nord,
Élégant et fantasque, il semble, sans effort,
Gigantesque hippogriffe à l'ondulante queue,
S'avancer d'un vol lourd dans l'immensité bleue,

Vaillamment chevauché par quelque chevalier
Tenant haute la lance et droit le bouclier,
Quelque nouveau Jason à l'armure dorée,
Qui s'en va conquérir une rive ignorée.

Oh! le hardi voyage et le fier voyageur!

Parmi les profondeurs du ciel, dont la rougeur
Lui montre le chemin de l'Occident splendide,
Il va droit au soleil éclatant qui le guide ;
Il va, franchit les monts, les fleuves et les mers,
Et, pacificateur de la terre et des airs,
Au service du faible engageant son épée,
Sans pitié renversant toute force usurpée,
Il fait, à larges coups de son estoc d'acier,
Besogne de vengeur et de justicier!
Par lui le bien triomphe et la terre apaisée
Boit amoureusement la suave rosée
Du calme universel et du droit respecté :
Dans le monde adouci, tout n'est plus que bonté,

Et les hommes entre eux s'aiment, et la Nature,
Au nom du Créateur douce à la créature,
Réprime ses rigueurs et ses emportements ;
Et, dans l'égalité d'un bonheur sans tourments,
Le corps ne souffre plus et l'âme se repose...

Le vent vient d'emporter le beau nuage rose!





SUR LA JETÉE

La brise est nord-nord-ouest, très forte, et la jetée
Résonne sous les coups de la vague irritée.
Les barques de pêcheurs se hâtent vers le port.
Au bras de son mari se cramponnant très fort,
Son petit nez au vent, à travers la voilette
Humant joyeusement l'écume qui volète,
Une Parisienne, au profil séduisant :

« — Ah ! que j'aime la mer !... Et que c'est amusant ! »

A l'exclamation, aussitôt retournée,
Une femme du port, vieille, la peau tannée,
De son doigt maigre et sec montrant l'horizon noir :

« — C'est par un temps pareil à celui de ce soir
Que, voilà quatorze ans bientôt, mon premier homme,
Zéphyrin, a péri sur la côte de Somme,
Avec Claude, mon frère, et Jeannot, mon neveu ;
C'est par un temps pareil que, voyant mal le feu
Qui signale aux bateaux la pointe de la passe,
Mon autre homme, Jean-Pierre, a donné tête basse
Contre un banc de galets qu'on aperçoit d'ici...
Mon père était à bord, mon second frère aussi :
Ils ont péri tous trois, sous mes yeux, presque à terre.
Le vent soufflait ainsi des côtes d'Angleterre
Quand, l'an dernier, mon fils, matelot de l'État,
Commandé pour larguer la voile du grand mât,
En tombant sur le pont se brisa les deux hanches
Et mourut en trois jours... »

Et vers les vagues blanches

D'un geste menaçant tendant son poing nerveux :

« — Oh! la gueuse! la gueuse!... Oh! comme je t'en veux,
Maudite!... En as-tu pris assez, de tous les âges!
En as-tu mis assez de morts sur nos rivages!
Avec ta rage aveugle et ton flot bondissant,
En as-tu fait assez couler, de pleurs de sang!
Va! va! hurle! rugis et plains-toi, grande lâche!
Quand tu sangloterais sans repos, sans relâche,
Malgré ta grosse voix tu ne pourras jamais
Étouffer nos sanglots... Ah! comme je te hais! »

Les cheveux envolés, hagarde, fantastique,
La vieille ressemblait à la furie antique
Mêlant son anathème aux hurlements du vent.
Et je lui dis alors :

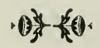
« — Cette mer si souvent
Implacable pour vous, cette mer en colère,
Qui vous prit vos maris, votre enfant, votre père.

Qui vous fit seule enfin, toute seule ici-bas,
Pourquoi, la haïssant, ne la quittez-vous pas? »

Elle me regarda d'abord, comme étonnée ;
Puis, un moment après, sa tête résignée
Tomba sur sa poitrine et, d'un ton radouci :

« — Quitter la mer, Monsieur?... Mais j'en mourrais aussi! »

C'est qu'elle est tout pour eux, cette mer éternelle ;
C'est que, fixés près d'elle, ils trouvent tout en elle ;
C'est que perte ou profit, joie ou deuil, vie ou mort,
Tout retourne vers elle et que tout d'elle sort ;
C'est que c'est une loi fatale à l'âme humaine
De voir fleurir l'amour à côté de la haine
Et qu'il est ici-bas, par d'étranges concours,
De ces choses qu'on hait — en les aimant toujours!





EN FORÊT

MIDI. Le soleil tombe à pic sur la forêt.
Çà et là, parmi l'ombre, un rayon apparaît
Et, comme un long trait d'or dans les branches légères,
Vient trouer le tapis délicat des fougères.
L'air est chargé d'orage, et par ce lourd midi
Dans un sommeil profond tout paraît engourdi ;
Seules, le harcelant de piqûres farouches,
Autour de mon cheval tourbillonnent les mouches.

Puis voici la lisière et, sous le bois plus clair,
Un éblouissement d'azur et de grand air;
Un immense horizon de plaines ondulées;
La rivière fuyant dans le fond des vallées;
La route, serpent gris au milieu des blés d'or,
Se montrant, se cachant, puis se montrant encor;
Devant moi, blanc rideau plein de taches vermeilles,
Un champ de sarrasin tout bourdonnant d'abeilles,
Et là-bas, au lointain, sous le soleil en feu,
La mer — fond de décor — mettant son long trait bleu.





SOLITUDE EN MER

Vers Cézembre, le triste îlot
Qui se dresse droit sur le flot,
A pleines voiles
Nous cinglons, au petit matin,
Par un ciel d'un gris incertain
Semé d'étoiles.

La mer est dure et le vent frais.
On va, naviguant au plus près;
    La barque danse,
Danse ainsi qu'une chèvre, avec
Un petit bruit qui heurte sec
    Sa large panse.

Et nous voici vite arrivés
Au pied des rochers élevés
    De l'île sombre,
Au même instant où le soleil
Paraît comme un globe vermeil
    Et perce l'ombre.

De l'Orient rouge de sang,
Des clartés montent, dispersant
    L'épaisse brume;
Et le phare du cap Fréhel
S'éteint là-bas, tandis qu'au ciel
    Le jour s'allume.

En ce coin de sable doré
Que frange un mouvant liséré
D'écume blanche,
La barque arrive sans effort...
Jetons l'ancre et droit sur le bord
Lançons la planche!

De grands oiseaux de mer surpris
Se détachent des rochers gris,
Puis dans l'espace
Montent avec des cris plaintifs,
Chapelet aux grains clairs et vifs
Qui tourne et passe.

Tout est silence, isolement.
Rien que le lent bruissement
De l'onde verte;
A cette heure où le matin pur
Se lève et rit en plein azur,
L'île est déserte.

Ah! figurons-nous qu'aujourd'hui
Pour nous seuls le soleil a lui,
Nous seuls au monde,
Mignonne, et qu'il n'est que pour nous
Ce rayon bienfaisant et doux
Qui nous inonde!

Oui, seuls parmi les flots amers,
Parmi l'immensité des mers,
Brisant la chaîne
Qui nous lie à l'humanité,
Faisons de ce coin abrité
Notre domaine.

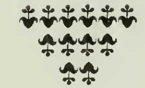
Seuls, aspirons à pleins poumons
L'âcre parfum des goëmons,
Senteurs marines
Qui mettent la joie en nos cœurs
Et versent de saines vigueurs
En nos poitrines!

Oublieux de tout l'univers,
Des soucis et des maux soufferts,
Près de la grève
A l'ombre des rochers ardus
Faisons, sans nous être entendus,
Le même rêve.

Vois!... pour nous la mer a poli
Ce sable fin et tout rempli
De fines mousses;
Pour nous l'Océan s'est calmé
Et les genêts ont embaumé
Les brises douces!

Sans nul souci du lendemain
Savourons, la main dans la main,
Ce frais mystère!
Seuls, tout seuls... Comprends-tu cela,
Mignonne, et qu'ainsi nous voilà
Rois de la terre?

O calme immuable et profond!
De bonheurs où l'âme se fond
    Divin prélude!
Lent détachement d'ici-bas!
Chaste sœur qui ne trompe pas...
    O solitude!





LE PRÉ

TOURNÉS vers le soleil baissant à l'horizon
Dans son linceul de gloire,
Au ruisseau qui s'enfuit à travers le gazon
Les grands bœufs viennent boire.

Silencieusement ils plongent leurs naseaux,
Leur tête nonchalante,
Dans le courant rapide et pur des belles eaux
Qu'un rayon ensanglante.

Puis, regardant sans voir le grand disque doré
Qui dans leurs yeux flamboie,
De l'herbe délicate et des fraîcheurs du pré
Ils ruminent la joie.

Le long de leurs naseaux, la bave met un fil
Que le couchant fait rose,
Et tout, dans leur placide et superbe profil,
Dit l'être qui repose.

Cependant le soir vient : le vent passe plus frais
Sur la large vallée ;
La nature s'emplit de mystère et de paix
Pudiquement voilée ;

Et le beau soleil d'or, s'enfonçant sous la mer
Comme un vaisseau qui sombre,
Lance un dernier rayon aux grands bœufs à l'œil clair
Et disparaît dans l'ombre.





LE CERF-VOLANT

Bien au-dessus de la mer bleue,
Dans le ciel clair,
De son interminable queue,
Balayant l'air,

Et comme un gros corps sans cervelle
Cabriolant,
S'agite au bout d'une ficelle
Le cerf-volant.

Majestueusement cocasse,
Tout galonné,
Au beau milieu de sa carcasse
Il est orné
D'un grand soleil où l'or ruisselle
Étincelant,
Et que vient trouer la ficelle
Du cerf-volant.

Le grand oiseau fantasque et bête,
Du fil léger
Veut, par maint et maint coup de tête,
Se dégager :

Mais une force l'ensorcèle,
Le turbulent...
C'est l'enfant qui tient la ficelle
Du cerf-volant.

Ainsi, dans ce monde où nous sommes,
Combien souvent
Nous voit-on rester, pauvres hommes,
Bas dans le vent!
Le grand ciel libre nous appelle,
Affriolant...
Mais une main tient la ficelle
Du cerf-volant.

En vain le vent léger nous pousse
Bien loin, là-bas;
La main qui nous tient, ferme et douce,
Ne lâche pas :

Car cette main mignonne est celle
Du dieu galant,
L'Amour, — qui tire la ficelle
Du cerf-volant!





A TABLE D'HOTE

C'est la banale table d'hôte
De l'hôtel breton, que l'on voit
S'arrondir sous son vaste toit,
Au bout de la plage, à mi-côte.

Aux murs de la salle, par rangs,
Dans leurs cadres dont l'or se pique,
Une collection unique
De tableaux... à trente-cinq francs :

Tableaux compliqués, pleins de choses,
Effets de printemps ou d'hiver,
Soleils couchants, lunes en l'air
Se mirant dans de beaux lacs roses;

Ou bien, naïfs et réguliers,
Près d'un glacier de Suisse mauve,
Quelques longs bâtons de guimauve,
Qui figurent des peupliers.

Dans le fond, sur la cheminée,
Entre deux vases vernissés,
Souvenir des hymens passés,
Dort une couronne fanée,

Et, sous un lustre en papier vert,
Où viennent bourdonner les mouches,
Jouant des mains, jouant des bouches,
Les dîneurs prennent leur dessert.

Parmi tous ces hôtes vulgaires,
Hauts en couleur, ronds et joyeux,
Bavardant ferme et buvant mieux,
Et riant au choc de leurs verres,

En face de moi je la vois,
Dans son corsage de cretonne,
Toute frêle, toute mignonne,
Et fine jusqu'au bout des doigts.

Elle a douze ans, treize ans à peine,
Cette fillette aux cheveux d'or :
Bien plus enfant que femme encor,
Elle a pourtant des airs de reine.

A sa droite, œil clair et front haut,
Mais vieux d'âge et d'inquiétude,
Le père — quelque homme d'étude —
Mange et rêve sans dire un mot.

A sa gauche est le petit frère,
Pauvre enfant à l'air attristé,
Celui qui sans doute a coûté
En naissant, la vie à la mère,

Être malingre, au long profil,
A l'œil terne, à la peau de cire,
Un de ceux-là qui vous font dire :
« A quoi le bon Dieu pensa-t-il? »

Or, sur cette plante chétive
Éclose par un froid soleil,
Avec un amour sans pareil
Veille la fillette attentive.

Malgré les refus entêtés
De l'enfant injuste et morose,
Elle prodigue en toute chose
Des trésors d'exquises bontés :

De sa main active et fluette,
Vitement, le faisant manger;
Dès qu'il vient à se déranger,
Serrant le nœud de sa serviette;

Pour qu'il y puisse boire mieux,
A ses lèvres, portant son verre;
Quelquefois, pour le faire taire,
Lui parlant avec de gros yeux...

Bref, en sa charité suprême,
Sans défaillance, sans ennui,
Vivant en lui, par lui, pour lui,
Jusqu'à s'oublier elle-même.

A ce moment, rouge de feux,
Le soleil, se couchant dans l'onde,
Vient éclairer sa tête blonde
Et se jouer dans ses cheveux,

Si bien que sous cette auréole
On dirait, descendant du Ciel,
Quelque vierge de Raphaël
Qui tient l'enfant et le console.

Et je pensais par devers moi,
Devant ce tableau tout intime :
« Nature! ô Nature sublime!
Combien admirable est ta loi!

Loin de ces êtres qu'elle adore
La mère s'en va pour jamais...
Mais en sa fille tu permets
Qu'elle puisse exister encore!

Près de ce pauvre enfant chétif
Que la crainte de vivre assiège,
Tu mets, afin qu'il le protège,
Ce jeune gardien attentif,

Et tu voulus, dans ta clémence,
Que pour veiller au bord du nid,
En cet ange blond qui finit
Fût une mère qui commence! »





SOIR D'ÉTÉ

Souvent, près de la mer, par quelque soir d'été,
Quand la nuit, descendant comme un grand voile sombre
S'étend sur la nature, et verse, avec son ombre,
Le doux enchantement de sa placidité ;

Souvent je me suis dit : A quoi bon cette vie?
Et, dans nos cœurs humains profondément troublés,
A quoi bon ces désirs toujours renouvelés,
Et l'ambition folle, et l'implacable envie?

Vers un but incertain qui sans cesse nous fuit,
A quoi bon ces efforts sans raison et sans trêve?
Pourquoi cet éternel et fantastique rêve
De lutteur obstiné s'agitant dans la nuit?

Homme, quel est pour toi le prix de tant de veilles?
La récompense offerte à tant d'activité?
Rien qu'un léger renom grisant ta vanité,
Un murmure flatteur montant à tes oreilles!

Tu marches cependant, luttant, luttant toujours,
Sans comprendre, aveuglé par tes folles intrigues,
Pour obtenir si peu combien tu te prodigues,
Et de quel lourd fardeau tu surcharges tes jours.

Mais va! Te tourmentant de ces chimères vaines
Faites d'inconséquence et d'instabilité,
La Providence agit avec sagacité :
Homme, elle t'intéresse aux misères humaines.

Sans doute, il est mesquin, le but auquel tu tends :
Mais, s'il n'était mesquin, tu n'oserais y tendre!
Dieu fit d'autres bonheurs que tu ne peux comprendre
Et trop hauts sont pour toi les grands cieux éclatants.

Faible et nu, tu ne peux, dans la lutte suprême,
Obtenir qu'un bonheur furtif et limité :
Mais le moindre rayon pour toi devient clarté,
Et tu puises ta joie en ta faiblesse même.

Telle, seule dans l'ombre et première à l'appel,
Vénus brille là-haut plus limpide, plus claire,
Et semble, souveraine émue et solitaire,
De ses faibles lueurs argenter tout le ciel.





LES PATÉS DE SABLE

Sur la plage, à basse marée,
Quand la mer au loin retirée
Remonte à l'horizon sans fin,
Pelles en main, jupes roulées,
Voici, les enfants, par volées,
Se jouant dans le sable fin.

Actifs, affairés, pleins de flammes,
Par-ci, par-là, de tous côtés,
Petits hommes, petites femmes,
Ils font des pâtés.

Avec des mines ingénues,
Bien campés sur leurs jambes nues
Que le chaud soleil briqueta,
Ils dressent sur le sable humide
Quelque naïve pyramide,
Quelque modeste Golgotha,
Qui devront tenir tête aux lames,
Résister aux flots irrités...
Petits hommes, petites femmes,
Ils font des pâtés.

Remparts épais, tours crénelées,
Fossés profonds, larges vallées,

Demi-lunes et bastions,
S'élèvent à grands coups de pelles,
Suivant les règles fort nouvelles
De leurs fortifications.
Puis ils plantent des oriflammes
Sur les travaux exécutés...
Petits hommes, petites femmes,
Ils font des pâtés.

Chers enfants, fines têtes roses,
A ces très importantes choses
Donnez vos soins et vos efforts :
Jeunes Vaubans en jupes hautes,
Tout le long, le long de nos côtes,
Dressez vos châteaux et vos forts.
Ignorant la vie et ses drames,
Ses soucis et ses duretés,
Petits hommes, petites femmes,
Faites des pâtés.

Toi, mon gros père, qui barbotes,
Portant le sable à pleines hottes
Pour consolider le rempart,
Qui sait où le destin te mène,
Et, dans notre mêlée humaine,
Quelle peut bien être ta part?
Traiteras-tu les dieux d'infâmes,
Ou chanteras-tu leurs bontés?...
Petits hommes, petites femmes,
Faites des pâtés!

Toi, mignonne commère blonde,
Qui, dans cette fosse profonde,
Veux faire entrer « toute la mer »,
Quand un jour — car il faut qu'on aime! —
Il te prendra malgré toi-même,
L'amour te sera-t-il amer?
Connaîtras-tu des nobles âmes
Les révoltes et les fiertés?...

Petits hommes, petites femmes,
Faites des pâtés!

Sans souci de vos destinées,
Enfants, que vos jeunes années
Brillent en pleine floraison :
Là-bas, impossible à connaître,
L'horizon est sombre peut-être...
Ne regardez pas l'horizon!
Avant d'être de belles dames,
De beaux messieurs bien cravatés,
Petits hommes, petites femmes,
Faites des pâtés!





LES LAVEUSES

Le soleil luit ; le vent fait rage ;
Bras nus et le buste ployé,
Les femmes vont, sur le rivage,
Étendre le linge mouillé.

Deux à deux, fermes sur les hanches,
En jupon rouge et bonnet noir,
Elle tiennent les toiles blanches
Humides encor du lavoir ;

Et droites dans la brise folle
Toute claquante de soufflets,
Elles fixent le drap qui vole
Par un triple rang de galets.

Et, tout le long de la mer bleue,
Pleine d'écume et de sanglots,
Se déroule la longue queue
De ces hardes de matelots,

Pauvres lambeaux de toile écrue,
Tristes loques de l'indigent,
Qui font, sous la lumière crue,
Une mosaïque d'argent!





PROMENADE EN MER

« *Pare à virer !* »

La barque élégante et coquette
Tourne et repart avec des façons de mouette,
La grande voile pleine et le foc bien au vent.
Le clapotis du flot s'accentue à l'avant
Et la vague, fuyant le long des frêles planches,
Aux flancs noirs du canot met des dentelles blanches.

Arsène, le patron, un solide marin
Hâlé, roussi, brûlé comme un vieux mathurin,
Tient la barre, attentif aux écarts de la brise,
Les yeux droit sur l'écueil où le courant se brise,
Et de sa voix traînante, au rhythme cadencé,
Nous raconte sa vie et parle du passé.

Élevé rudement, « va comme je te pousse »,
A dix ans, sur un sloop marchand, il partait mousse,
Et, dans un ouragan, sous un ciel noir d'enfer,
Recevait le premier baptême de la mer.

« Donc pendant tout ce temps la besogne fut dure.
J'ai navigué du Nord au Sud, à l'aventure,
Pour un oui, pour un non, changeant de bâtiment,
Et revenant ici quelques jours seulement
Pour marier mes sœurs, pour enterrer ma mère.
Deux ou trois fois au moins j'ai fait mon tour de terre
Et j'ai vu des pays... à ne les point compter;
Si ça s'appelle voir pourtant que de rester

A l'ancre tout le temps, en face d'une ville,
Faisant toujours à bord quelque travail utile
Et ne s'aventurant jamais loin de la mer.
Les marins, voyez-vous, ça vous a toujours l'air
D'avoir vu l'univers entier dans leurs voyages :
Ils ne connaissent rien que des rades, des plages,
Des falaises, des rocs par la mer envahis,
Et c'est par les bords seuls qu'ils jugent d'un pays.
Allez! c'est bientôt fait d'en avoir une idée
Et tout ça se ressemble, au fond...
Une bordée
Encore, et cette fois pour rentrer, car voici
La mer qui va baisser, le vent qui tombe aussi.
Avant d'être à Dinard, il nous faut plus d'une heure.
Pare à virer, garçon ! »

La barque tourne, effleure
Les flots où le soleil, lentement descendu,
Projette obliquement un sillon d'or fondu.

Et l'histoire reprend, naïve et monotone,
Leur même histoire à tous sur la côte bretonne,
Les départs, les retours, le service à l'État,
Dur métier, où l'on doit trimer plus qu'un forçat,
Mais qu'on aime bientôt et dont on se fait gloire;
Puis le premier combat, la première victoire
Dans des pays très chauds, sur des hommes tout nus
Aux fantastiques noms, à peine retenus...
On était canonnier alors... Comme personne
On savait envoyer un boulet dans la tonne,
Et, malgré le gros temps, en habile pointeur,
Offrir au commandant un beau coup d'amateur.

Puis, les galons venus, voici le quartier-maître
Que les femmes de Brest lorgnent de leur fenêtre;
Les longues nuits de quart sur la frégate en bois...
Car Arsène est un vieux, un marin d'autrefois.
Les engins compliqués de la nouvelle guerre,
Torpilles, cuirassés, ne le séduisent guère;

On savait se passer jadis de tout cela!
Il en parle en riant, il en plaisante, il a
Le plus profond mépris pour ces « horlogeries ».

La voix douce poursuit, pleine de rêveries,
Et nous dit maintenant l'Islande aux flots glacés,
Dans le fond du bateau les poissons entassés,
Le sombre et dur travail où chacun s'évertue,
Le froid, l'horrible froid qui pénètre et qui tue,
Et le retour enfin, quand on revient!

C'était
Dans un de ces retours au pays, qu'il sentait
Pour la première fois son amour pour Loyse.
Native de Saint-Cast, elle était sa payse.
Il l'avait épousée en mai, le mois fleuri.
Brave fille, et jolie, et fidèle au mari!
Deux garçons seulement, l'un marin, l'autre prêtre
A Rennes... Cet automne on le verra peut-être...

Quinze jours tout au plus... il vient si peu souvent...
Il est très estimé là-bas... c'est un savant! »

. . . .

. . . .

. . . .

Quand nous rentrons au port, la nuit est déjà sombre.
Comme des yeux sanglants qui rayonnent dans l'ombre,
Les fanaux de la cale indiquent le chemin.
Le patron a jeté l'amarre à pleine main :
« Attrape! »
Et l'on accoste et le flot vous ballotte,
Et franchissant d'un bond l'eau sombre qui clapote
Par l'escalier de pierre incessamment lavé,
On monte, et les talons sonnent sur le pavé.

« Bonsoir! » dit le patron en levant sa casquette.

La barque disparaît là-bas, fine et coquette,

Sur la mer, qu'on distingue à peine maintenant...
Et l'on rentre au logis, l'esprit tout bourdonnant
Des paroles du vieux, dans le vent envolées,
Les poumons pleins d'air pur et les lèvres salées.





L'ÉTOILE

Dans le ciel transparent que le couchant colore,
Une étoile paraît, timide et seule encore,
Comme un œil scintillant aux portes de la nuit.
Seul moi-même, suivant le hasard de mon rêve,
Assis sur un rocher au-dessus de la grève,
Je regarde, songeur, ce point fixe qui luit.

Et je me dis : « Combien, avant moi, d'autres hommes,
Depuis les premiers temps de ce monde où nous sommes,
Près de la même grève ont rêvé, soucieux :
Vers ce même astre clair qui sur l'horizon rose
Ainsi qu'un clou d'argent étincelle et se pose,
Combien d'autres mortels ont élevé les yeux?

Quel était donc leur but en fixant cette étoile?
Espéraient-ils jamais percer le sombre voile
Qui d'un monde inconnu nous cache la clarté?
Vermisseaux inquiets s'agitant sur la terre,
Voulaient-ils arracher à l'astre le mystère
Enviable et lointain de sa placidité?

N'était-ce pas plutôt dans ces moments d'ivresse
Où tout l'être exalté déborde de tendresse
Que leurs regards montaient vers la pâle lueur?
Ne la prenaient-ils pas pour douce confidente
De leurs espoirs comblés, et, d'une voix ardente.
Ne lui contaient-ils pas l'histoire de leur cœur?

Partez, envolez-vous vers les profondes voûtes,
Tristesses et bonheurs, espérances et doutes,
Grandiose soupir de ce monde anxieux !
De tout temps, isolé dans sa faiblesse extrême,
L'homme chercha là-haut comme un autre lui-même :
La joie et la douleur font regarder les cieux.





MATINÉE DE BROUILLARD

Brouillard épais, matinée
Chagrinée.
Les pêcheurs restent au port...
Tout s'endort.

Le soleil dans un lointain
Incertain,
Semble une étoile mouillée
Et brouillée.

Les barques flottent ballantes,
Nonchalantes,
Sur le flot d'argent bruni
Tout uni.

Des coups de sifflet pressés
Sont lancés,
Cris de machine embrumée
Enrhumée...

Puis un long flic-flac de roue
Qui s'ébroue :
Le bateau de Saint-Malo
Vient sur l'eau.

Les voyageurs débarqués
Sur les quais
Passent au loin, silhouettes
Fort peu nettes.

Ils marchent tête baissée
Et lassée ;
Leurs membres paraissent pris
Dans du gris.

La cloche, au sourd tintement,
Tristement
Dans le brouillard vibre et pleure
Un quart d'heure.

Des ombres vont qui s'espacent
Et qui passent :
Le bateau repart, tout fuit
Dans la nuit.

O Soleil! ô vieil ami
Endormi,
Qui sous ces flottantes robes
Te dérobes,

Pour demeurer de la sorte
A la porte,
As-tu fait, vieux débauché,
Un péché?

En courant le guilledou
(Dieu sait où!),
Cette nuit loin de la lune
Importune,

Lutinant quelque planète
En goguette,
Es-tu tombé sur ton né
Fleuronné?

Ou bien, réveillé trop tard,
Par hasard,
Honteux de ta nonchalance,
En silence,

Restes-tu dans un nuage
Comme en cage,
De peur de te voir puni
Et honni?

Si telle est ta crainte, eh bien!
Ne crains rien!
Perce la brume maudite!
Viens-nous vite!

On pardonne tout quand même,
Dès qu'on aime,
Et l'on t'aime, tu le sais,
Bien assez.

Ne nous laisse pas te voir
Sans t'avoir!
Grand acteur, sors des coulisses
Où tu glisses,

Et sur la terre fidèle
Qui t'appelle,
Traîne ton manteau vermeil,
O Soleil!





MESSE BRETONNE

Le prêtre a dit : *Ite, missa est!* Et l'église,
Dressant sur la hauteur sa croix de pierre grise,
Se vide lentement et, par l'étroit portail,
Laisse couler la foule ainsi qu'un noir bétail.
Les femmes, chapelet en main, braves et nettes,
Font grouiller au soleil la neige des cornettes ;

Les gars, restés dehors pendant l'office, ont mis
A leurs grands chapeaux ronds quelques fleurs du pays
Et se mêlent au flot roulant des robes sombres.
Vers la place, où de vieux tilleuls jettent leurs ombres,
Tout ce monde dévale, en riant, sous le ciel.
Un bout de causerie, un adieu mutuel,
Un serrement de mains jusqu'au prochain dimanche,
Un salut... et l'on part.
La longue route blanche
Que bordent les genêts en pleine floraison
Se couvre de points noirs marchant vers l'horizon ;
Deux à deux, trois à trois, par maison, par famille,
On s'en va. Dans huit jours peut-être, cette fille
Qu'au sortir de la messe un garçon reluquait
Reviendra fiancée, en jupon plus coquet,
Et ce vieillard, qui boite et demeure en arrière,
Y reviendra peut-être avant... dans une bière.

Huit jours!... pendant huit jours que de choses se font!
Que de nouveaux venus! que d'autres qui s'en vont!

Huit jours!... que de soucis! que de deuils! que de joies!
Qui connaît l'avenir? Qui peut sonder les voies
Et les sentiers obscurs où va l'humanité?

. . . .

Humble, mais grandiose en son humilité,
L'église de campagne est la maison bénie
Où le dimanche, après la semaine finie,
Au bruit des carillons, sous le ciel gris ou bleu,
On vient, entre voisins, se voir chez le bon Dieu.





« ENGLISH PEOPLE »

Ce matin, à la mer, sous un soleil ardent
Qui poudre d'or la plage entière,
Les voici se baignant, marchant ou regardant
La vague douce et régulière.

Les voici, revêtus, pour quelque lawn-tennis,
Du pantalon d'un blanc de craie ;
Et, le long de leur corps, tourne comme une vis
Le veston à quadruple raie.

Les voici tous, traînant à travers l'univers
Et leurs mœurs et leur idiome,
Et conservant, sous les climats les plus divers,
L'illusion de leur *at home*.

Des Anglais! des Anglais!! encore des Anglais!!!
Dans leur promenade éternelle,
Ils feraient à la terre, en unissant leurs *plaids*,
Une ceinture... de flanelle.

A Cannes, à Menton, tout le long de la mer,
Parmi les baisers de la brise,
J'en ai vu, j'en ai vu fuyant pendant l'hiver
Les noirs brouillards de la Tamise ;

J'en ai vu, j'en ai vu sur la place Saint-Marc,
A l'heure où Venise soupire,
Promener posément, comme dans Hyde-Park,
Leurs froides figures de cire ;

A Grenade, au milieu des décors d'opéra
Qu'une lumière blonde éclaire,
J'en ai vu, j'en ai vu regardant l'Alhambra
A travers leur itinéraire.

Mais en Suisse surtout... O forêts de sapins!
O lacs! ô torrents! ô fontaines!
O rochers-promenoirs que les *Méniers* alpins
Couvrent d'affiches par centaines!

O pics de l'Engadine! ô glaciers de Zermatt
Pleins de crevasses azurées!
O tranquilles névés! ô grottes d'un blanc mat
Par Tartarin inexplorées!

O splendides hôtels perchés comme des tours
Tout en haut, en haut de la côte,
Offrant aux voyageurs vos draps de lit trop courts
Et vos trop longues tables d'hôte!

O bateaux à vapeur portant le restaurant
Et le harpiste obligatoires!
O cascades d'azur où l'on paye en entrant
Comme aux baraques de nos foires!

O vous tous, répondez franchement, entre nous...
Lorsque la saison vous est douce,
Pendant trois mois d'été, combien en comptez-vous,
De ces fils d'Albion-la-rousse?

Combien de baronnets, combien de clergymen
Longs comme un jour où l'on s'ennuie,
Et de misses, rêvant aux douceurs de l'hymen
Sous leur fidèle parapluie?

Partout, je vous le dis, à l'est, au sud, au nord,
    Leur interminable cortège
Circule, du sommet de l'Etna jusqu'au fjord
    Le plus lointain de la Norvège!

Vous en rencontrerez sans cesse, n'importe où,
    Répandus sur toute la terre...
Mais le plus incroyable encore et le plus fou,
    C'est qu'on en trouve en Angleterre!





AU MONT SAINT-MICHEL

Le soir vient, et la mer au lointain retirée
N'apparaît plus que comme une ligne dorée
Terminant le rivage et coupant d'un trait sûr
L'immensité du sable et celle de l'azur.

Immobiles points blancs se détachant des côtes,
Les barques de pêcheurs, là-bas, semblent très hautes
Au-dessus de la grève où le soleil descend.
Pas un souffle. Partout le silence s'étend,
Troublé par le seul cri tournoyant et vorace
Des goëlands menant leur éternelle chasse.
Des flaques d'eau jusqu'à l'horizon s'espaçant
Luisent, sous le grand ciel, comme des yeux de sang.
Trois ou quatre marins, pieds nus, bonnets de laine,
Filets au dos, s'en vont au roc de Tombelaine ;
Ils s'éloignent, de plus en plus rapetissés,
Et, derrière eux, leurs pas voisins restent tracés.
Partout monotonie, uniformité plate.
Seul le vieux Mont, frappé d'un rayon écarlate,
Noble géant de pierre au front déchiqueté,
Sort du sable et se dresse en pleine majesté.

Loin, bien loin, sur la plage à chaque instant plus sombre,
S'étend son fier profil et s'allonge son ombre,

Ombre étrange, profil fantastique et troublant,
Fouillis enchevêtré qui monte en s'effilant,
Formidable chaos d'escaliers, de tourelles,
De masses de granit se chevauchant entre elles,
Qu'un art vertigineux dans les airs suspendit...
Et plus le soleil baisse, et plus l'ombre grandit.

Sans doute, aux temps lointains de notre vieille histoire,
A cette heure où le ciel resplendit dans sa gloire
Et se teinte des feux orangés du couchant,
Quelque moine rêveur et pâle, se penchant
Au bord d'une fenêtre étroite, dans le lierre,
Regarda comme moi cette ombre singulière
Et, d'un œil fatigué par les doctes écrits,
Suivit ce grand profil, noir sur le sable gris.
Sans doute, en son cerveau d'homme du moyen âge,
Se gravait nettement une identique image,
Avec ces lourdes tours, ces clochers fuselés,
Et l'église, au milieu des remparts crénelés.

Ce profil du vieux Mont dessiné sur la grève,
Le moine ambitieux croyait le voir en rêve,
Sans s'arrêter jamais, grandir, grandir encor,
Couvrir les bois épais, les moissons couleur d'or,
Les fleuves et la mer, la plaine et la montagne,
Après la Normandie absorber la Bretagne
Et, comme un sceptre d'ombre aux mains de l'Éternel,
Vers l'infini profond s'allonger sous le ciel!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Mais le soleil s'éteint; tout vient de disparaître.
Plus rien : le pâle moine a fermé sa fenêtre.
La tête pleine encor du songe commencé,
Il reprend le travail un moment délaissé.
Sous la lampe de cuivre accoudé sans relâche,
Humble fils de l'Église, il accomplit sa tâche,
Songeant qu'un Dieu le voit qu'il pourra voir un jour;
Et, tandis que sa main dessine avec amour

Sur le fin parchemin d'un roman d'aventures
Les longs ornements d'or et les miniatures,
Dans la nuit la mer monte et, de son flot pressé,
Couvre le sable obscur où le rêve a passé.





TABLE

Pages.

Au Lecteur. 1

CHOSES DE PRINTEMPS

Paris-Printemps 9
Épithalame moderne. 17
Deux Étoiles 25
Le Vieux Maçon 31
Noces parisiennes 35
Retour aux champs. 43

CONTES ET FANTAISIES

Pages.
Chanson du retour. 53
La Bague 57
Le Moineau de Salomon 65
Après un dîner d'amis 75
Poupées 81
Le Roman de la marquise 89
Requête a de nouveaux Élus 101
La Petite Bête. 109
La Neige. 117
En revenant de faire de l'esprit. 125
Paravent japonais. 129
Le Soulier rose 135

NOS BONS PESSIMISTES

Le Petit Pessimiste 147
Refrain du Jour. 153
Ce qu'en pense Rabelais. 159

LES CLAQUEURS 167

A LA MER

Pages.
Nuage rose 189
Sur la Jetée 193
En Forêt 197
Solitude en mer 199
Le Pré 205
Le Cerf-volant 209
A table d'Hôte 213
Soir d'été 221
Les Patés de sable 225
Les Laveuses 231
Promenade en mer 233
L'Étoile 241
Matinée de brouillard 245
Messe bretonne 251
« English people » 255
Au Mont Saint-Michel 261



IMPRIMÉ

PAR

GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19





